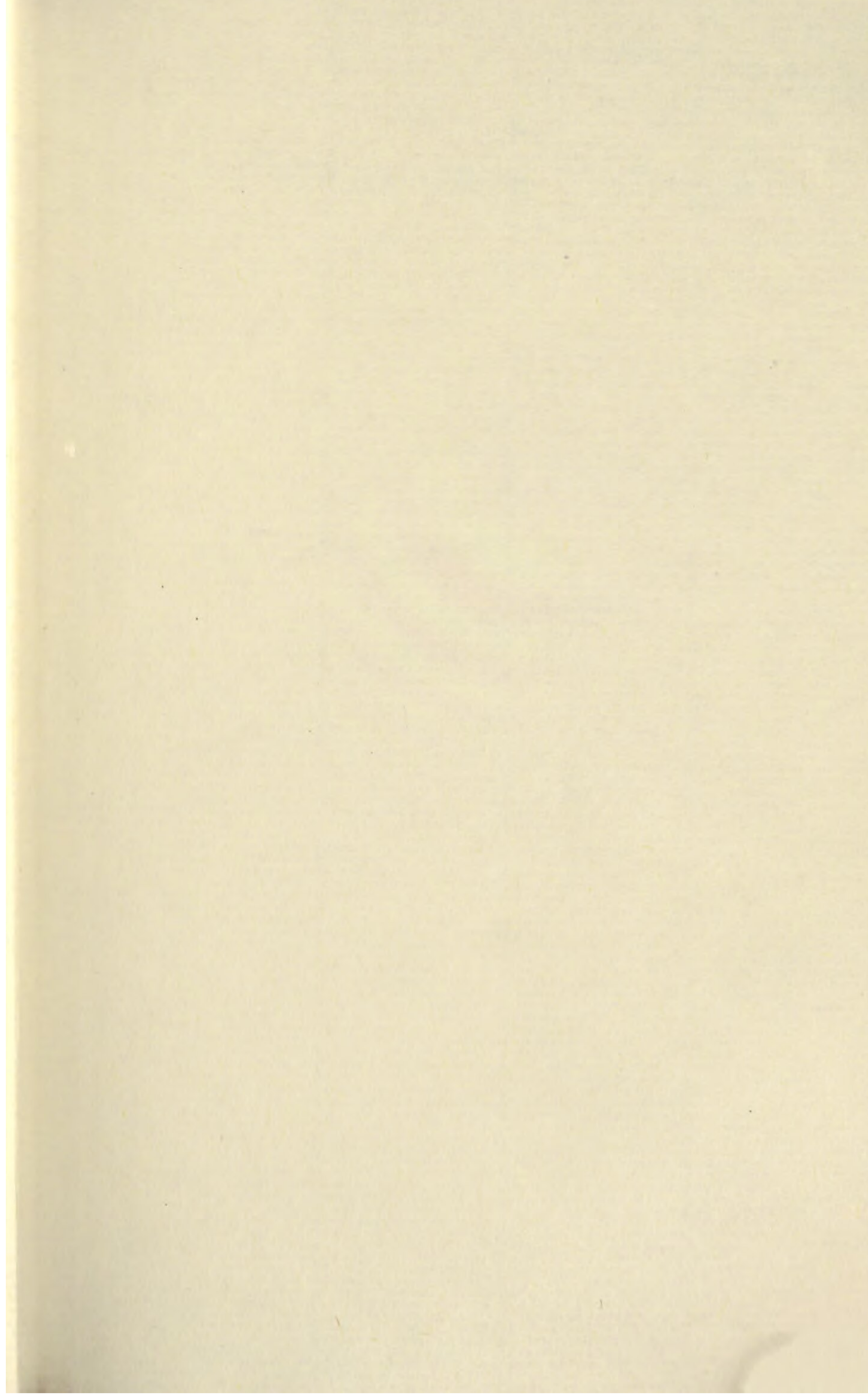


P. o. gall.

1066

P.O. Gall. 1066



P. o. gall. 1066

Bell lett. Lane.
p. 516.

B. L. français.

Quidlibet audens

er f. a. n. test.
Horat. in Ar. Poet.

LE QUOUSQUE TANDEM,
OU
L'INVASION DE L'ANGLETERRE.

PAR DOM QUICHOTTE II.
Empereur des Régions-Imaginaires et de L'Illiput,
&c. &c. &c.

SOUS LE NOM DE
NAPOLEON BUONAPARTE,
CORSE ET CORSAIRE D'ORIGINE !

POÈME EX ABRUPTO.

Honni soit qui mal y pense.

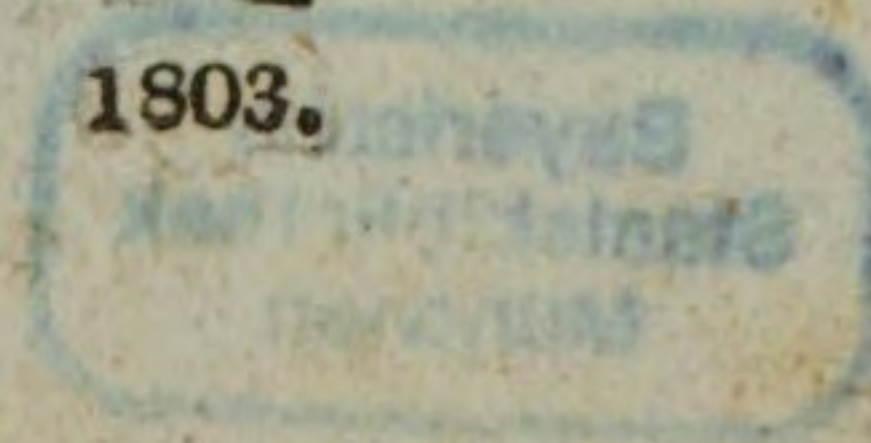
Dédié aux Deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Par leur très-humble et très-obéissant Serviteur,
L'ABBÉ HUMBLET,
Chanoine en Champagne.

CHRONICON.
LaVrVs eXoptatas Regl gentI qVoqVe
VnIVersæ ConCeDat DeVs DesVper!!!

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen-
Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.

1803.



LE QUOUSOU TANDEN

L'INVASION DE L'ANGLETERRE

PAR DOM GUICHOTTE H.

Empereur des Régions Imaginaires et de l'Imaginaire
&c. &c. &c.

PAR DOM GUICHOTTE H.
&c. &c. &c.

ROMME EX ANKURTO

Il n'est pas mal à propos

Dédié aux Deux Chambres du Parlement d'Angleterre

Par leur très humble et très obéissant serviteur
L'Autheur
Guichotte H.

CHRONIQUE
Des Vies et Exploits de ce grand Prince
Vainqueur de tous les Rois

De l'imprimerie de G. J. B. à Paris, chez G. J. B.
M. D. C. C. C. C.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE,

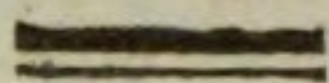
SERVANT

D'INTRODUCTION AU PRÉSENT OUVRAGE,

ENVOI

A Mrs. les Imprimeurs Cox, FILS, et BAYLIS, &c.

Utrique de Patriâ bene merito.



TOI si noble, si grand, si pur dans ta naissance !
Instrument qu'asservit trop long-tems la licence,
Sors, ah ! Sors de la tombe, et redis-nous le vrai ;
Reprends, dès ce jour même, une mâle existence ;
Triomphe ici du crime et de l'extravagance,
Et sous Cox et Baylis propage sans délai,
(Mais, sans trop distiller le fiel de la vengeance,)
Poussant de longs soupirs sur les maux de la France,
Les tristes vérités de mon trop foible Essai.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

PAR

D'INTRODUCTION AU TRAITÉ OUVRIER

PAR

A. M. les Impulseurs Cox, Hill, et Baylis, &c.

Les deux tomes sont en vente.

Tout est noble, si grand, si pur dans ta naissance !
Instantanément qu'il s'élevait trop long-temps la licence,
Surtout, ah ! sans de la tombe, et redit-nous le vrai ;
Reprends, dès ce jour même, une mâle existence ;
Triomphe ici du crime et de l'extravagance,
Et sous Cox et Baylis propre sans délai,
(Mais sans trop distiller le fiel de la vengeance),
Rocassant de longs soupçons sur les maux de la France,
Les tristes victimes de mon trop faible bras.

QUOUSQUE TANDEM ABUTERE,

CATILINA,

PATIENTIÂ NOSTRÂ?...
BIBLIOTHEQUE

PATIENTIÂ REGUM?

Ex orationibus Ciceronis.

POÈME EX ABRUPTO.

JUSQUES à quand enfin, monstre impie et parjure,
Toi, dont les noirs forfaits dégradent la nature,
Jusques à quand, hélas ! En dépit de ses loix,
Tromperas-tu ton peuple, en déjouant nos Rois ?
Usurpateur maudit d'une sainte Couronne,
Toi, jadis, trop heureux d'en balayer le Trône,
Oui, jusques à quand, dis-je, en tyran furieux,
Rempliras-tu d'horreurs et la terre et les cieux ?
D'un indigne Cromwell abominable émule,
Le compas à la main, vainement tu calcule,
Prétendre ici répandre et l'allarme et l'effroi,
C'est au Maître des flots vouloir donner la loi.
Prends y garde, Buona, le fer qui te menace
Est prêt à mettre un frein à ta coupable audace,
Et la juste Atropos, méditant ton trépas,
Pour nous venger de toi, leve déjà son bras ;

B

Eh !

Eh ! Que t'a fait l'Anglois, ce Peuple respectable,
 Peuple autant généreux que franc, qu'humain,
 qu'affable ?

Peuple à ses Rois fidele, et qui, plein de candeur,
 Sût, en tout tems, combattre et vaincre pour l'hon-
 neur ;

Que t'a-t'il fait, dis-moi ? Que t'a fait le Monarque ?
 Quoi ! [pour Lui, trop long-tems, a donc filé la
 Parque ?

Ô monstrueux Despard ! Complices monstrueux !!!
 Mais loin de nous, grand Roi, ce tableau trop affreux.
 Ces exécrables noms que l'enfer même abhorre
 Vis, et vis pour le bien d'un Peuple qui T'adore :
 Prince pieux, bon Roi, bon Père et bon Époux,
 Vis pour Toi, vis pour lui, pour les Tiens, pour nous
 tous,

Oui, vis pour le bonheur d'une Épouse adorable,
 Reine à jamais auguste, à jamais vénérable ;
 Vis enfin, en dépit de ces fougueux tyrans,
 Pour le bonheur commun de tes dignes Enfans ;
 Vis, surtout, pour confondre un ennemi perfide,
 Qui n'a que la fureur, que la rage pour guide.

Vengeant ainsi la terre, et ses Rois avilis,

Rend sa noblesse au Trône, et leur éclat aux Lis,
 Et fais revivre au sein de deux hauts Personnages,
 Long-tems indifférents sur tant d'affreux ravages,
 Oui, fais revivre en Eux cette mâle vigueur,
 Qui doit, dans ces momens, s'emparer de leur cœur ;
 Soudain puisse-Tu voir dans l'arène descendre
 Le nouveau Friederich, *le nouvel Alexandre!*
 L'Angleterre envahie !!! Hélas ! Y pensez-vous,
 Potentats ? Oui, tremblez et pour Vous, et pour nous ;

Eh

Eh quoi ! pourriez-Vous voir, d'un œil morne et
tranquile,

Un vain héros de boue, un souverain d'argile,
Qui, pétri de hauteur, pétri d'ambition,
Vous parleroit à Tous, un jour, sur le haut ton,
Le voir venir sabrer nos mâles Aristarques,
Bourrer votre Ancien, l'exemple des Monarques,
Culbuter son Royaume, empoigner nos trésors,
Et Vous subjuguier Tous, en subjugant ses ports ?
Peut-être, enfin, qui sait ? Vous rendre tributaires !!!
Tel Witworth et Marcoff, vous traiter en corsaires ;

Grands Rois, j'ose le dire, oui, c'est dans ce
moment,

Qu'il vous faut, de concert, opposer au torrent :
Eh ! Quel autre que George eut osé, dans l'arène,
Seul croiser les projets du tyran de la Seine ?
Contrôler sa conduite, et le contrarier,
Le combattre Lui seul, Lui seul l'humilier ?
Il sonne le tocsin, pour sauver les Bataves,
Les Suisses, les Grisons, aujourd'hui ses esclaves ;
Faites, faites enfin tonner ici vos voix,
Cette cause est la Vôtre, est la cause des Rois.
Quoi donc ! Pour tant d'efforts, hélas ! Peu salutaires,
Vous verriez, de sang froid, son Royaume en ses serres,
Au pouvoir d'un soldat séduit, dénaturé,
Qui d'avance, en son cœur, l'a déjà dévoré ?

Où sont ces tems si doux de l'heureux Équilibre,
Tems, où le roturier, où le Noble étoit libre ?
Où sont-ils ces beaux jours, où chaque Souverain,
Tranquile, et sûr chez Soi, la balance à la main,
(Ses propres intérêts, le bien commun pour guides,)
Suivoit d'un Roi vainqueur les progrès trop rapides ?

La voyoit-il pencher, se déranger d'un grain,
 Se plaindre, s'enflammer, se recrier soudain ;
 Tel du Grand Friederich la politique austere,
 À l'époque où Joseph aux Turcs faisoit la guerre,
 Où l'immortel Laudon, d'après un nouveau plan,
 Sans grace, et sans quartier, talonnoit le Sultan ;

Et quand, pour leur malheur, l'insatiable France
 Absorbe, engloutit tout, qu'il n'est plus de balance,
 Par quels destins, Grand Dieu ! par quelle absurdité !
 (Est-ce foiblesse, ou crainte, est-ce fatalité ?)

Car Tous autant qu'ils sont, ce grand objet Les touche,
 Ces Rois se taisent-Ils, pas Un n'ouvre la bouche ?
 Nul ne pare à l'orgueil, d'un pigmée aggrandi,
 Qu'en naissant l'Éternel avoit déjà maudi.

Qui, sans cesse enfantant des projets gigantesques,
 Plus ou moins singuliers, ou plus ou moins grotesques,
 Roule, roule en son crâne, en dépit du bon sens,
 Celui d'assujettir jusques aux Éléments,
 Se berçant de l'espoir, (triste effet du délire !)

D'enchaîner, de piller, d'écraser cet Empire :

Il a beau projeter, il est un Dieu de paix,
 Qui, pour elle, en son sang, va laver ses forfaits,
 Et las de tant d'abus, le trop juste Alexandre
 Pour servir son courroux, saura se faire entendre,
 Et Friederich Lui-même, affecté de nos pleurs,
 Veut enfin les sécher, et finir nos malheurs ;
 Plus d'une fois j'en fis retentir l'Hypocrêne,
 Mes vers, avec les vents, balayèrent la plaine,
 Puisse ma Muse, enfin, puisse ma foible voix
 Et percer, et convaincre, et décider nos Rois !
 Et sans cesse occupés des destins, de la terre,
 Puissent-Ils fixer l'œil sur ceux de l'Angleterre !

Du

Du globe, Toi, surtout généreux Protecteur,
 Alexandre, sois-en le Pacificateur ;
 Qu'à ton ordre soudain tes Russes invincibles
 Couvrent le continent, bravent les flots terribles !
 Prosternée à tes pieds, embrassant tes genoux,
 La tendre Humanité t'en conjure avec nous,
 Daigne entendre l'accent de ses vives instances,
 Et sensible à ses maux, sensible à ses souffrances,
 Viens redresser son Culte, et le Trône et l'Autel,
 Sers les Oints du Seigneur en servant l'Immortel ;
 D'une Mère Héroïne, et d'une Mère sage
 Pousse les hauts projets, consomme son ouvrage,
 (Car tels étoient ses plans,) et déjà Swarrow,
 Par un ordre précis, devoit quitter Moskow,
 Et d'après les beaux noeuds d'une triple alliance,
 Avec trois Rois ligués, marcher contre la France,
 Qui Tous, dans le concert du plus parfait accord,
 N'eussent pas fait, sans doute, un inutile effort,
 Quand la mort, O malheur ! O perte irréparable !
 Par un coup imprévu de sa faux implacable,
 Vint nous ravir, hélas ! En dépit de nos vœux,
 Cet Être, dans ces temps, pour nous si précieux,
 Cette Princesse illustre, affable, et bienfaisante,
 Et dans l'art de régner, si profonde, et si grande,
 Qui, surpassant en tout nos Mécènes Romains,
 Versoit sur le talent ses dons à pleines mains,
 Avoit sù concentrer, au sein de la Russie,
 L'esprit et les beaux arts, Minerve et le Génie,
 Et fait de Pétersburg, peu cultivé jadis,
 Le centre du bon Goût, un Londres, un Paris,
 Une Cité fameuse, un Séjour digne d'Elle,
 Qu'au loin couvre et défend plus d'une citadelle ;

Héritier

Héritier de sa gloire, et de ses sentimens,
 Montre ce que Tu peux, et dois dans ces momens ;
 Viens à notre secours, la carrière est ouverte,
 Un instant de retard est un siècle de perte,
 Ta sagesse déjà Te fit un grand renom,
 Qu'un noble et digne effort éternise ton Nom ;
 Oui, sois, jeune Héros, de la Baltique au Nile,
 Ce que pour Rome fut le vertueux Camille,
 Et tel il l'affranchit d'un opprobre éternel,
 Sauve, sauve leurs bords d'un joug aussi cruel ;
 Tu le sais, un Brennus, lors, du sein de la *Gaule*,
 Arrive, envahit Rome, et monte au Capitole,
 C'est là que ce brigand, cet insolent Brennus,
 Pour la rançon de Rome aux poids d'or convenus,
 Sur la balance inique, et déjà trop penchée
 Oppose d'un fer lourd la lame ensanglantée ;
 Ce Romain généreux, à ce trait, indigné,
 Voit déjà Rome aux fers, et Soi-même enchaîné,
 Du sein de son exil, vient, vole à sa défense,
 C'est contre Brennus seul qu'il tourne sa vengeance,
 Son cœur, son grand cœur parle, et sa Patrie en
 pleurs,
 Lui fait, avec l'exil, oublier ses malheurs,
 Non, l'éclair ne fend pas plus promptement la nue,
 Déjà Rome, et ses murs paroissent à sa vue,
 Au projet du Héros Mars lui-même applaudit ;
 Pour la première fois Brennus est interdit ;
 A l'aspect de Camille, un cri se fait entendre,
 Du Capitole on voit ce fier Brennus descendre ;
 Camille arme son bras, et sa tonnante voix,
 En ranimant les siens, fait trembler le Gaulois ; . . .

Il parle, il voit, il bat, il brusque la Victoire,
 Et Rome ici briller d'une nouvelle gloire,
 Ces temps ont reparus, Rome est encore aux fers,
 Avec le Vatican ses Palais sont déserts,
 Un vain Gaulois revit dans ce Corse bizarre ;
 Là, regne en liberté, la *Liberté* barbare,
 Là regne un morne deuil ; sans qu'il paroisse, hélas !
 Un Mortel bienfaisant, pour lui prêter son bras :
 Pour mâter ce Brennus, il n'est plus de Camile,
 Et l'Europe, avec Rome, y crache envain sa bile,
 De ce *Colosse nain*, l'un et l'autre aux abois,
 Vont subir, à jamais, les trop iniques loix !!!

Mais non, non, Alexandre, ému de leur complainte,
 Va sauver et l'Europe, et cette Ville sainte,
 Déjà je vois voguer ses brillans pavillons,
 Et s'avancer vers nous de nombreux bataillons ;
 Tonne, frappe, il est temps, rend-lui guerre pour
 guerre,
 Fais rentrer ce Brennus dans le sein de la terre,
 De ce fatal fléau délivre les Humains,
 Et d'un Dieu courroucé rempli les hauts desseins :
 Sois du meilleur des Rois l'ami franc et sincère,
 Et la Prusse avec Toi défendra l'Angleterre,
 Mais que dis-je ? Déjà l'Angleterre a vaincu,
 Il n'est plus de danger, quand l'Anglois l'a connu,
 Oui, grand Roi, cette main qui garantît ta Tête,
 Saura loin de tes murs écarter la tempête,
 Le Corse a beau pester, menacer tes États,
 Tes bombes vont sur lui crêver en mille éclats,
 Et sous l'onde engloutir, à l'appui de tes braves,
 Et ces masses d'*égaux*, et ces *libres* esclaves :

Non,

Non, ce n'est point ici le *Cæsarem vehis*,
 Tu sauras le braver *sclopetis et velis*
 Va, mon pauvre Buona, l'intrépide Angleterre
 A l'abri de tes coups, ne craint pas ton tonnerre,
 L'on t'attend, de pied ferme, et nos jeunes guerriers
 N'aspirent qu'au moment de cueillir des lauriers,....

Presque, sans coup férir, tu subjuguas la Haye,
 Mais pour subjuguier Londres, il est plus d'une haie,
 Et sans être entouré d'antiques boulevards,
 Londres t'opposera mille et mille ramparts ;
 Oui, de ses rangs, au loin, ses côtes hérissées,
 Sauront en imposer à tes *masses* forcées ;
 Et si, dans ces tems-là, le trop cruel Destin
 T'offrit des ponts partout sur les glaces du Rhin,
 C'est en vain, pour servir ta fiere extravagance
 Qu'il voudroit, sur nos mers, exercer sa puissance ;
 Crois-moi, Neptune et Mars, unissant leurs efforts,
 Fixeront son caprice, et défendront nos bords ;
 Oui tous deux à nos vœux, plus que jamais propices,
 Faisant de tes guerriers autant de sacrifices,
 Te prouveront bientôt, qu'avec tant de valeur,
 Tu n'es qu'un lâche, un fourbe, un traître, un im-
 posteur.

Mais quoi ? Ce beau projet tout-à coup te dé-
 goûte !

Tu cède à d'autres bras l'honneur de cette Joûte !
 Pauvre Buona, dis-nous que penseront de toi
 Tes Marins, l'Univers ? Qu'en penserai-je moi ?
 Hélas ! Que ton *grand nom*, malgré tes *faits célèbres*,
 Va, tout en s'éclipsant, rentrer dans les ténèbres !

C'est en vain que tu viens, par un impie abus,
 En couvrant tes forfaits du voile des vertus

(Pour

(Pour, d'un peuple crédule, endormir les allarmes,)
 Apeller l'Éternel au secours de tes armes,
 Et tes prêtres gagés, fourbes, adulateurs,
 Trahissant leur devoir, par des vœux imposteurs,
 Une Religion jusqu'ici sans exemples,
 En font mugir, envain, les voûtes des saints Temples,
 Dans son juste courroux, Dieu détourne les yeux ;
 Qu'ils aillent à Mecca, pour toi, faire des vœux,
 Et je te garantis, qu'à l'aide du Prophète,
 L'Angleterre est réduite, et sa conquête faite. . . .

Mais ne t'y trompe pas, et n'y va qu'à tâton,
 Qu'Armand, le fier Armand te serve de leçon ;
 Rappelle-toi, le sort de la flotte Espagnole :
 Et toi, sur l'Élément, qui ne fis point d'école,
 De toi-même, et des tiens quel peut être le lot ?
 Va, tel à Gibraltar, bien cher payer l'écot ;
 Le François, tu le sais, grand faiseur de miracle,
 Avoit, dans son cerveau, déjà vaincu l'obstacle,
 A son terme poussé, ses gigantesques plans. . . .
 Déjà l'air retentit de ses cris triomphans,
 Jusqu'au mousse faisoit son projet de pillage ;
 Nos Titans foudroyés, nos Titans à la nage :
 Celui qui met un frein à la fureur des flots,
 Sait aussi des méchants arrêter les complots,
 Et tel sera ton sort . . . Bon Peuple, point de crainte,
 Plus que vous, croyez-moi, son âme en est atteinte ;
 Notre fiere attitude, et nos efforts guerriers,
 La crainte de flétrir ses dégoûtans lauriers,
 L'élément qui nous couvre, et qui nous environne,
 Le font, plus que jamais, trembler pour sa personne,
 Oui, j'ai lu dans son cœur, il a beau la cacher,
 A beau faire, a beau feindre, a beau s'effaroucher,

Nos Marins, nos Nelsons que rien, rien n'intimide,
 Sauront aller à lui d'un pas ferme, intrépide ;
 Et que leur serviront ces cuves, ces radeaux ? ...
 Un seul et premier choc d'un seul de nos vaisseaux
 Va, pour notre salut, et le repos du monde,
 Sans cesse en balayer la surface de l'onde :
 C'est en vain que pour eux, partout on en construit,
 Ils en auront la vue, et l'Anglois tout le fruit.

Eh ! qu'est ce grand *Vainqueur* de l'impuissante
 Rome ?

Quoi qu'on en dise, est-il plus diable qu'un autre
 homme ?

Non, bon Peuple, et bientôt, *De navibus illis*,
 Nous dirons, en triomphe : *Et sic vos non vobis* ;
 A moins que d'arriver à l'ombre d'une nue,
 Dans un globe, un ballon, telle en sera l'issue.
 Cessez donc d'attaquer, bon Peuple en vos pam-
 phlets,

Des agents, avec feu, suivant, vos intérêts,
 Qui, pour atteindre au but, sans cesse désirable
 D'une honorable paix, d'une paix ferme et stable,
 Se virent obligés, de momens en momens
 D'avalier, à longs traits, mille désagréments,
 Et victimes, hélas ! d'un dédale d'intrigue,
 Dicté par la vengeance et par la politique,
 Trouvoient, à chaque instant, une entrave, un écueil :
 Un jour, un front d'airain, l'autre, un rayon d'accueil,
 Et le trop foible espoir, qui marchoit à sa suite,
 Ainsi qu'une vapeur, disparoissoit de suite.
 De cette clique injuste, en plus d'une rencontre,
 J'éprouvai l'amertume et du pour et du contre,
 C'est un gouffre absorbant de délais, de détours,
 Revenant sur ses pas, tranchant, biffant toujours,

Sans

Sans honte et sans remords, gazant leur injustice
 De ce voile imposant qui couvre la Justice.
 Oui, tels sont, de nos jours, ces ministres hargneux,
 Ne voulant rien lâcher, retenant tout pour eux,
 Accrochant, saisissant par des moyens uniques
 Qui, de ce cabinet, font un des plus iniques.

Faut-il s'en étonner ? . . . Esclaves du pouvoir,
 Peut-être, hélas ! Font-ils le mal, sans le vouloir,
 Dominés, comme ils sont, par un violent maître,
 Qui n'est, même à leurs yeux qu'un despote, qu'un
 traître ;

Qui, pour un mot lâché, pétille de courroux,
 Et voit tous les objets d'un œil louche et jaloux,
 Se cabrant à l'aspect des conquêtes d'un autre
 Et Malta même eut-il tranquilisé l'apôtre ?
 Non, cet homme de sang, sans se désaltérer,
 Ainsi qu'un hydre affreux, prétend tout dévorer ;
 Les Îles et les mers, la terre, et son enceinte,
 Ranger sous son pouvoir jusqu'à l'Egypte et l'Inde,
 Aux deux pôles donner des chaînes et des fers,
 Bref, par sauts et par bonds, envahir l'univers :
 Eh ! Ne verrons-nous pas ces nouveaux Dom-
 Quichottes

Prêcher, avec le tems, leur dogme aux antipodes ?
 Et poussant jusqu'aux murs du séjour de Pluton,
 Y transmettre l'effroit, leur mémoire et leur nom ?
 Finir enfin, qui sait ? par déclarer la guerre,
 Tel, jadis les Géants, au Maître du tonnerre ?

Tout glacé que je suis, contre lui, tout à coup,
 Dans mes veines ici, je sens mon sang qui bouît,
 Que ne suis-je un Porus, dans ces momens de transe !
 Avec quelle fureur j'empoignerois ma lance !

Et Thémis et les miens, George et Dieu pour appui,
 Plus fier, plus fortuné, mieux secondé que lui,
 Au fort de la mêlée, et jusque dans son centre,
 J'irois, j'irois bourrer ce singe *d'Alexandre*,
 Et dans le noble accès de mon juste courroux,
 Combattre ce Titan, vaincre ce *Gobe-tout* ;
 Et foulant à mes pieds *l'invincible cohorte*,
 Lui ravir ses lauriers, briser ce fer qu'il porte,
 Lauriers rougis de sang, et fer trop odieux !!!
 Qui pese sur l'Europe, et brave jusqu'aux cieux :
 Oui, dussé-je y laisser mon Empire et mon Trône,
 À nos Rois dépouillés il rendroit la Couronne ;
 Puis, d'un coup vigoureux, lui traversant le flanc,
 Je lui ferois vomir la vie avec son sang ;
 Et son âme avilie, insolente et bizarre
 Iroit boire, à longs traits, aux rives du Ténare,

ON LIROIT SUR SA TOMBE ;

En dépit de tant d'attributs,
 Dont les foibles-esprits honorèrent Buona,
 Son héroïsme est mince.
 Le fanatisme en fit une espèce de prince,
 Par le plus criant des abus.
 Le héros s'éclipse à Malta
 Adieu le prince, adieu Buona,
 Tel un fragile verre,
 Que l'on jette par terre,
 (Grâce, oui, grâce à ce Malta,
 Grâce surtout à l'Angleterre,)

Malgré son Alcoran, ses hauts-faits, ses vertus,
 Il étoit au matin, le soir il n'étoit plus.

Mais

Mais quels rugissemens, tout-à-coup, dans les airs,
 Font de mille *Malta* mugir au loin nos mers ?
 En croirai-je mes yeux ? . . . Ô Spectacle funeste !...
 De Londres, juste Ciel ! la perte est manifeste !
 Un Monstre, un Monstre affreux, par mille et mille
 efforts,

A franchi la barrière, a maîtrisé nos bords,
 Oui, ce Monstre échappé des antres de la Seine,
 (*Tel le Cheval de Troie,*) accouche dans la plaine,
 Et de son ventre creux, par bonds, et par milliers,
 Sur nos côtes vomit des escadrons entiers !
 Vomit mille vaisseaux, et des *masses* sans nombre,
 Oui, l'Empire, bientôt, n'offrira plus qu'une ombre...
 À ce terrible aspect, tremblez, Anglois, tremblez,
 Mais, que dis je ? Non, non, bon Peuple triomphez,
 Un autre Mahomet, la *Liberté* propice,
 Le grand livre, à la main vient vous rendre justice,
 Écarter vos tyrans, vous dicter d'autres Loix,
 Enrichir l'Angleterre, et raffermir vos droits.

HYMNE MARTIAL,

SUR

L'INVASION DE L'ANGLETERRE.

Air des Marseillois ! *Allons, Enfants de la Patrie, &c.*

I.

Allons, Enfants du fier Neptune,
Voguez, braves Marins, voguez,
Pour venger la Cause commune,
Voguez, frappez et triomphez. *bis.*
Contre votre chere Patrie
L'étendart sanglant est levé ;
Entendez-vous de tout côté
Déjà mugir la tyrannie ?
Aux armes, fiers Anglois,
Arrêtez leurs complots,
Marchez, voguez,
Qu'un sang impur rougisse au loin les flots.

II.

Ah ! Oui, combattez pour la gloire,
Pour vos Lois, et pour votre Roi,
Volez au champ de la Victoire,
Loin de vous la crainte et l'effroi ; *bis.*
Un

Un vil ennemi vous outrage,
 Et vous défie au champ d'honneur,
 Sachez réprimer sa fureur,
 Et dans son sang noyez sa rage, &c.

Aux armes, fiers Anglois,
 Arrêtez leurs complots,
 Marchez, voguez ;
 Qu'un sang impur rougisse au loin les flots.

III.

Oui, vaillant Peuple Britannique,
 Peuple outragé, rassemblez-vous,
 De votre Renommé antique
 Plus que jamais soyez jaloux ;
 Foudroyez ces hommes féroces,
 Défendez vos propriétés,
 Vos femmes, vos fils égorgés !!!
 Prévenez ces forfaits atroces.

bis.

Aux armes, fiers Anglois, &c.

IV.

Quand on combat pour sa Patrie,
 Pour les siens, et pour ses foyers,
 Et que la force est réunie,
 L'on marche à travers les brasiers ;
 Dès lors on devient invincible :
 Couverts de honte et de mépris
 L'on foule aux pieds ses ennemis,
 A leurs yeux on devient terrible.

bis.

Aux armes, &c.

V.

V.

Sous autant de chefs intrépides,
 Et sous autant de fils de Roi,
 Neptune et Bellone pour guides,
 Volez au combat de sang-froid,
 Du François bravez la furie,
 Il n'est méchant qu'au premier feu,
 Non, le second n'est plus qu'un jeu,
 Et souvent au troisième il plie.

*bis.**Aux armes, &c.*

VI.

Quand pour nous le Ciel se déclare,
 Contre l'oppresseur de nos Rois,
 Contre cette horde barbare,
 Contre ses barbares exploits,
 Chantons, chantons à pleine gorge,
 Victoire au bon Roi des Anglois,
 Au diable, au diable ces François, ...
 Vive à jamais le bon Roi George !

*bis.**Aux armes, &c.*

HYMNE DE FÉLICITATION,

*Pour être chanté à Table le Jour solennel de la Naissance
de S. A. R. Mgr. Le DUC D'YORK, le 16 Août, 1803.*

Air des Marseillois.

I.

Oui, pour chômer ce Jour de Fête,
Que tous les cœurs soient de moitié ;
Et que chacun de nous s'apprête,
(Sur la harpe de l'Amitié,) *bis.*
A célébrer un Prince affable,
L'idole du soldat Anglois,
L'appui de l'émigré François,
Et l'ornement de cette table ;
Qu'avec nous les échos
Répètent mots pour mots,
Vive à jamais !
Vive à jamais York, l'amour des Anglois. *bis.*

II.

Que la joie sur nos fronts éclate !
Loin de nous les sombres soucis ;
A coups de verre qu'on combatte,
Sous l'aile et des jeux et des ris ! *bis.*
D Que

Que Bacchus soit de la partie,
 Il animera nos refrains ;
 Quant aux rigueurs de mes destins,
 Dans ce beau Jour, je les oublie.
Qu'avec nous, etc.

III.

York, ô Toi ! dont la bravoure
 Semblable à celle du dieu Mars,
 Malgré le danger qui T'entoure,
 N'en suis pas moins les étendarts. *bis.*
 Ah ! Puisse-Tu, dans cette guerre,
 T'immortaliser à jamais,
 Et voir expirer les forfaits
 Sous les foudres de l'Angleterre !!!
Qu'avec nous, etc.

IV.

À ces insolents dom Quichottes
 Puisse George faire la loi !
 Relancer jusqu'aux Antipodes
 Ces monstres, assassins du Roi ! *bis.*
 Monstres, dont l'affreuse licence,
 Hélas ! qu'ils nomment *liberté* !
 Brave, avec la Divinité,
 Peuples et Rois et leur puissance.
Qu'avec nous, etc.

V.

Qu'à nos vœux la Parque attendrie
 File, au moins, un siècle pour Toi !
 Tel pour ta Compagne chérie !
 Et tel pour la Reine et le Roi ! *bis.*
 Que

Que de ton extrême vieillesse
 Le Ciel surveille enfin le cours !
 Et qu'au plus parfait des amours
 Il daigne sourire sans cesse !

Qu'avec nous les échos
 Répètent mots pour mots :

Vivent à jamais !

Les deux Époux, l'idole des Anglois !

FIN.

Q U A T R A I N,

*Pour mettre au bas du Portrait de S. A. R. Mgr. le
 DUC D'YORK, &c. &c. &c.*

Dans ces traits imposans, nobles traits de Famille,
 Où l'Humanité parle, où la Clémence brille,
 Et traits réfléchissant l'Ensemble des vertus,
 Peut-on ne pas saisir l'image d'un Titus ?

AUTRE QUATRAIN,

*Pour être mis au bas du Portrait de S. A. R. Madame la
 DUCHESSE D'YORK, &c. &c. &c.*

A l'aspect de ces traits, que j'admire sans cesse,
 Pourroit-on méconnoître une grande Princesse ?
 Oui, ces traits tout-puissans, bénins, majestueux,
 Captivent tous les cœurs, en fixant tous les yeux.

HYMNE TRIOMPHAL,

*Pour le prochain Jour Anniversaire du Couronnement de Sa
Majesté, l'incomparable GEORGE III, Roi de la
Grande Bretagne, &c. le 22 Septembre, 1803.*

I.

Amis, réunissons nos voix,
Pour chanter le meilleur des Rois,
Pour chanter un Roi populaire,
Dont la mémoire à jamais chère, *ter.*
Fait adorer les douces Lois ;
Oui, chantons tous,
A pleine gorge, *ter.*
Vive ! Vive le bon Roi George ! *bis.*

II.

Rendons hommage à ses vertus,
Des Dieux il a les attributs,
De Neptune il a la puissance,
De Thémis il tient la balance,
Et ses yeux sont ceux d'un Argus :
Oui, chantons tous, etc.

De

III.

De ses Marins les fiers exploits
 Sur tous les cœurs ont mille droits,
 Tout cède au bruit de leur tonnerre,
 Leurs grands noms ont rempli la terre,
 Jusqu'à l'Inde ils donnent des lois.

Oui, chantons tous, etc.

IV.

En vain la flotte de Toulon
 Cherche à tromper l'œil de Nelson,
 Nelson dirige sa boussole,
 Lui fait danser la Carmagnole
 Et coule enfin Bruyes à fond,

ter.

Oui, chantons tous, etc.

V.

Harris, à Seringapatam,
 Tombe en héros sur un Titan,
 Qui veut en vain braver sa foudre,
 Mais, qui bientôt mordant la poudre,
 Vomit son crime avec son sang.

Oui, chantons tous, etc.

VI.

Dans ce Conteste glorieux
 Puissent nos Princes valeureux,
 Adolphe, Ernest, Wales, Clarence,
 Kent, Auguste, York, sous leur puissance,
 Réduire un pigmée orgueilleux !

Oui, chantons tous, etc.

Illus-

VII.

Illustre émule des Trajan,
 Vive Glocester et son Sang !
 Puisse son Épouse adorable,
 Toujours, dans une santé stable,
 Des Nestor compter les vieux ans !

Oui, chantons tous, à pleine gorge, *ter.*
 Vive, avec Eux, le bon Roi George ! *bis.*

VIII.

Sur Toi, grand Roi, puissent les Cieux
 Fixer leurs bienfaits et les yeux !
 Tel sur ton auguste Compagne,
 Et couronner cette campagne, *ter.*
 Par cent lauriers victorieux !!!
 Oui, chantons tous, à pleine gorge, *ter.*
 Vive, vive le bon Roi George !
 Vive à jamais le bon Roi George !!!

FIN.

*Fata quid atra jubent nostram renovare Poesim ?
Tunc contempta nimis, nunc facienda manent.*

L'AMI DES ROIS,
POÉSIES PÉRIODIQUES,

ANALOGUES AUX
CIRCONSTANCES DU TEMS,

CONTENANT

Une Epître à toutes les Puissances en général, et différentes autres, à ces mêmes Puissances en particulier, ayant pour objet une Coalition générale : Poésies, dont l'Auteur se permet, dans le tems, d'adresser des exemplaires à toutes les Cours de l'Europe.

Imprimées

A ALTONA, en JUILLET, 1799.

Ce qui fut dit par l'Auteur, à cette époque, peut se répéter dans les conjonctures actuelles ; il étoit tems alors, il est encore tems aujourd'hui, et dans six mois peut-être sera-t-il trop tard.

*Et tunc tempus erat, rursus nunc tempus agendi est.
Tardior ast forsán proximus annus erit.*

*Potentats, il est tems, réunissez-vous-Tous,
Sauvez la Royauté, sauvez-Vous, sauvez-nous.*

Ré-imprimées

A LONDRES, en AoûT, 1803, par Messrs. COX, FILS, et BAYLIS,
No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields.

Tableau des Possibles
Tableau des Possibles

TABLEAU DES POSSIBLES

ANALYSE DES
CIRCONSTANCES

Le tableau des possibles est un tableau qui permet de visualiser les différentes possibilités d'un événement. Il est composé de deux parties : une partie pour les événements possibles et une partie pour les probabilités de ces événements. Les probabilités sont exprimées en pourcentage et sont calculées à partir des données disponibles.

ANALYSE DES POSSIBLES

Ce tableau est un tableau qui permet de visualiser les différentes possibilités d'un événement. Il est composé de deux parties : une partie pour les événements possibles et une partie pour les probabilités de ces événements. Les probabilités sont exprimées en pourcentage et sont calculées à partir des données disponibles.

Tableau des Possibles

Tableau des Possibles

A l'adresse de M. le Ministre de l'Intérieur
A l'adresse de M. le Ministre de l'Intérieur

Vis Unita fortior.

É P Î T R E

*Aux différentes Puissances de l'Europe, ayant pour
Objet la Coalition Générale.*

—

L'INSTANT est arrivé, Potentats de la terre,
C'est au crime qu'il faut enfin faire la guerre,
Une Secte barbare ose braver vos coups,
Et provoquer ici, Grands Rois, votre courroux ;
Qui, contre elle, soudain, réunissez vos foudres,
Tonnez, et réduisez ces insensés en poudres ;
L'Europe est aux abois, volez à son secours,
Saisissez ces instans, peut-être instans bien courts,
J'ose le répéter, l'Humanité souffrante,
L'Humanité de sang encor toute fumante,
Les yeux baignés de pleurs, le cœur criblé de traits,
Et du sein de la France exilée à jamais,
De ses cris redoublés, vient frapper vos oreilles :
Ses maux sont inouis, ses douleurs sans pareilles,
Potentats, écoutez sa trop plaintive voix,
C'est, peut-être, aujourd'hui pour la dernière fois.

Eh ! Grands Rois, qu'êtes-Vous, lorsqu'assis sur le
Trône,

Couverts du diadème, et ceints de la Couronne,
Vous tenez dans vos mains cet instrument Royal,
Ce Sceptre formidable autant qu'il est fatal,

E

Quand

Quand vos peuples soumis vous rendent leurs
 hommages,
 Sinon d'un Dieu vivant les vivantes images ?
 Et ces peuples, Grands Rois ! Que ce Dieu vous
 transmet,
 Qu'à votre autorité, qu'à vos soins il commit,
 Peuples chers à son cœur, qui doivent l'être aux vôtres,
 Qui Vous disent, sans cesse : Oui vos droits, sont les
 nôtres,
 Quand ces peuples, par qui, Vous vivez, Vous réglez,
 Dont vous êtes l'Idole, et c'est en dire assez,
 Sont entourés partout de mille objets d'alarmes,
 Pouvez-Vous repousser leurs soupirs, et leurs larmes,
 Détourner sans pitié ... Que vais-je dire ? Ô cieux !
 De dessus leurs malheurs vos insensibles yeux ?
 Non, sans doute, et moins mous que le bon Louis-
 Seize

Avec force et vigueur soutenez-en la thèse ;
Je le répète encor, l'instant est précieux,
Vous combattrez pour Vous, en combattant pour eux,
Leur courage est à bout, leurs plaintes sont amères,
De vos tristes enfans, soyez, soyez les Pères :
Marchez, et hâtez-Vous, touchés de leurs clameurs,
De détruire, avec eux, vos propres destructeurs ;
Potentats, point de paix, noblement orgueilleuse,
L'Europe ne veut point de paix aussi honteuse,
L'Angleterre encor moins ; c'est à coups de canon,
Qu'elle veut aux François faire entendre raison.

Rappelez-vous ici, Tous autant que Vous êtes,
Que ces hommes de sang mirent à prix vos têtes,
Qu'au sein de vos États, ils soldent des agens,
Qui, parmi vos sujets, sont autant de serpens
Dont

Dont le poison subtil, la secrète morsure,
 Fait chez eux, chaque jour, quelque sourde blessure;
 Oui, croyez-m'en, Grands Rois, j'en saigne au fond
 du cœur,

Et ma crainte n'est pas une panique peur,
 Si Vous ne Vous hâtez de purger vos Empires
 De ces tas de brigands, épris de leurs délires,
 Dont les discours fardés, les propos séduisants
 Portent coup au dehors, entraînent au dedans,
 Adieu les Potentats, leur grandeur, leur puissance,
 Vous éprouverez Tous les revers de la France : . . .

Ah ! Ne dédaignez pas, vos cabinets à part,
 Rois bénins, de m'entendre un instant à l'écart,
 " Les mots de liberté, . . . de tyrans et d'esclaves,
 " D'impôts, d'oppressions . . . d'éternelles entraves,
 " L'espoir d'un meilleurs sort, d'un avenir heureux,
 " Cette crédulité de nos trop bons ayeux,
 " L'avidité, surtout, des ministres des Temples,
 (Et tout ceci prouvé par mille faux exemples.)
 " L'égalité des biens, l'égalité des rangs,"

De ces vils séducteurs sont les raisonnemens :
 Et ce chancre mortel s'étend, et creuse, et mine ;
 Oui, si Vous n'appliquez la hache à la racine,
 Et ne précipitez cette réunion,
 Dont l'effet vigoureux est encor de saison,
 Si Vous n'usez bientôt du pouvoir qui Vous reste,
 Pour parer aux progrès de cette horrible peste,
 Si Vous n'exterminiez ces hommes monstrueux,
 Qui voudroient Vous voir Tous à genoux devant eux,
 Non, je ne réponds pas du plus ferme Royaume, . . .
 Et qui sait ! Dans vingt ans, vos toits, couverts de
 chaume,

Peut-être offriront-ils à la postérité,
 Le spectacle assommant d'un Louvre déserté.
 Grands Rois, qui l'auroit dit, et qui l'auroit pu croire,
 Qu'un des plus puissans Rois, dont fait mention
 l'Histoire,

Qu'un Empire jadis si beau, si florissant,
 Dût, par un coup fatal, rentrer dans le néant? . . .

Ce système alarmant infecte l'Allemagne,
 L'on y voit des *clublets* et même à la campagne,
 Berlin a ses Feuillans, Vienne ses Jacobins,
 Pétersbourg ses Siéyès, et Londres ses Merlins,
 Tous ont des sous-agens, jusque dans la canaille,
 Jusqu'au sexe, en un mot, Grands Rois, on le travaille,..
 C'est un fait avéré, qu'ont vu mes propres yeux,
 Dans ce cruel Paris, il étoit furieux,
 Sur les arrêts de sang avoit toute influence;
 Sa voix, dans mille cas, fit pencher la balance,
 Oui, ce sexe, une fois, dans l'endurcissement,
 Sa colère est fureur, sa haine acharnement.

Ô Reine infortunée ! Ô victime innocente !

Ô digne Elisabeth, Princesse bienfaisante !

Adorable Lamballe ! Ô Louis ! Ô mon Roi !

Ô Toi ! Plus que martyr de l'exécrable *Loi* !

+ Ne fut-ce pas, hélas ! Ce sexe, oui, lui-même,

Qui, dans les noirs accès, de sa furie extrême,

(Organe complaisant de l'enfer et du sort,)

Voit, en triomphant, tous ces arrêts de mort ?

Qui plongea dans le deuil la Sardaigne, et l'Espagne,

Londre, et Vienne, et Stockholm, et toute

l'Allemagne ?

Du Sein de leurs tombeaux, leurs trop lugubres voix,

Dont l'Echo souterrain retentît mille fois,

Implorent

Ne fut-ce pas le Sexe, oui le Sexe lui-même

Implorent de nouveau, Grands Rois, votre puissance,
C'est votre sang qui crie, et demande vengeance . . .

Quoi ! tandis que l'Anglois, ce peuple généreux,
Indigné de leur mort, fait la guerre pour eux,
Que leur vertueux Roi, l'inébranlable George,
Occupe, nuit et jour, ses vulcains dans leur forge,
Que ses fourneaux ardents, bruyans au loin dans l'air,
Font, sous mille marteaux, gémir l'acier, le fer !
Tandis que ce Grand Roi, ses flottes rassemblées,
Tient en bride le Sort, suspend les Destinées,
Qu'il brusque les moyens, qu'il arme tous les bras,
Et, qu'en couvrant le Nord, il couvre vos États,
Qu'aux François insolens, bouffis de leurs conquêtes,
(Qui, par Lui, par Lui seul, sont loin d'être complètes,)
Il résiste, Il combat, Il court tous les hasards,
Brave tous les dangers, les brave à tous égards,
Pourriez-Vous, de sang-froid, et spectateurs tranquilles,
Voir cerner tous ses ports, voir saccager ses villes ?
Et lorsqu'Il fait jouer les plus puissans ressorts,
Ne pas faire, avec Lui, du moins quelques efforts ?
Ne pas Vous opposer à ceux de l'anarchie,
Qui s'apprête à tomber sur cette Monarchie,
Cherche à l'exterminer, Elle et ses Potentats ? . .
Eh ! Que n'auriez-Vous pas à craindre dans ce cas ?
Pour lors, maîtres des flots et maîtres de la terre,
Tenant en leur pouvoir l'une et l'autre hémisphère,
Tout, jusqu'à Mahomet, devrait, sous eux, plier,
Et, parmi les Marins, Christian le premier.

Ô magnanime Paul ! Ô fils de Catherine !

Héritier généreux d'une illustre Héroïne,
Toi, dis-je, Ô Toi ! Sur qui tout ce vaste univers
Fonde tout son espoir, et tient les yeux ouverts,

Sois

Sois sensible à nos maux, sensible à nos prières,
Sensible aux vœux instans de Régions entières,
De cent peuples divers, de tant d'êtres souffrans,
Dans l'angoisse et l'ennui, sans cesse, gémissans,
Sois sensible aux malheurs de tant de si bons Princes,
Chassés de leurs Palais, bannis de leurs Provinces,
Sois ému de l'état de nos Bourbons errans,
Aux implacables coups de ces vils conquérans,
À leur courroux farouche, à leur farouche haine,
Malgré tant de distance, hélas ! Soustraits à peine,
Qui, dans divers recoins, tristement concentrés,
Dans la foule, avec nous, sont à peu près rentrés,
Et, quoique jouissant d'une certaine aisance,
N'ont toute fois, au fait, qu'une mince existence ;
Entends, avec les leurs, et nos profonds soupirs,
Et les cuisans sanglots de nos Prêtres martyrs,
Que, dans Londres, à grands frais, le digne Anglois
sustente,
Qui tous, à demi-morts, au bruit d'une descente,
Succombent sous le poids de leur juste frayeur . . .
Et jusqu'où n'iroient pas leur rage et leur fureur ?
Si le Sort couronnoit les projets exécrables
De ces hommes cruels autant qu'abominables ;
Si, contre toute attente, on y voyoit, hélas !
Aborder, tout à coup, leurs sacrilèges mâts !
Lors, que leur serviroit, Ô Prince magnanime !
Du plus bénin des Rois l'humanité sublime ?
D'un Roi, qui, ne cherchant qu'à prolonger leurs
jours,
Par des bienfaits sans nombre, en adoucit le cours,
Et rend, par tous moyens, leur exil supportable . . .
Eh ! Quand par un Édit, à jamais mémorable

À leur retour en France il daigna s'opposer,
 Quand sa sagesse ainsi voulut se prononcer,
 Ne prétendoit-Il pas frustrer la tyrannie
 Du triomphe nouveau de nous ôter la vie ?

Ô rappel assommant ! Fatale illusion !

Ô Congrès exécration ! O noire trahison !

Mais séduisante amorce ! Attrayante Patrie !

Mais fièvre dévorante, et fléau de la vie !

Quel pouvoir n'as-tu pas sur le cœur des humains?..

Des milliers à la fois encombrant les chemins,

Tel, en Automne, on voit des bataillons de grues,

Tel, on en voit marcher d'innombrables cohues :

En vain le bon Germain, l'honnête laboureur,

Sur leur éloignement font parler leur douleur,

Le Munster, l'Osnabrück, la Westphalie entière,

Ont beau, sur leur départ, redoubler leur prière ;

Ce peuple, dont la crainte à lu dans l'avenir,

Veut, en vain, les convaincre, en vain, les retenir,

Il a beau haranguer, beau vouloir les combattre,

D'un jour, d'une minute, on ne veut point rabattre ;

(Mais quoi ! dans l'entre-temps le perfide Congrès

Revenir sur ses pas, révoquer ses décrets !)

Ils quittent la Pologne, ils quittent la Bavière,

Le Rhin semble, à propos, y mettre une barrière,

Ils traversent le Rhin, chacun dresse son plan, . . .

S'empresser, se hâter, marcher à pas d'Élan :

Tel le peuple de Dieu, vers la Terre promise,

Non, il n'est pas d'espoir à leurs yeux qui ne luise ;

Ils pleuvent, en un mot, aux deux rives du Rhin,

Mais chimérique espoir ! Esprit trompeur et vain !

À leur fâcheux aspect, le peuple s'effarouche,

La rage, avec le sang, écume dans sa bouche,

Et

Et grand nombre déjà, dans des sombres eachots,
 Expiant leurs regrets par de cuisans sanglots,
 Et tremblant sur leur sort, et sur leur existence,
 Y maudissent, trop tard, leur trop douce croyance,
 C'est en vain qu'au secours leur lamentable voix
 Appelle ici le Ciel, et la terre et les Rois. . . .

Ah ! Sur l'affreux état de leur triste misère
 Daigne jeter, grand Prince, un coup d'œil dé-
 bonnaire,

De tous autant qu'ils sont, sois le Libérateur,
 De leur foi, de leur culte : oui, sois le Protecteur ;
 Tels sont, tels sont les vœux d'une Mère Héroïne,
 Et ma voix est, ici, la voix de Catherine !

Par sa Cendre immortelle, et ton Sceptre puissant,
 Par le dernier soupir de Louis expirant,
 (Sans pourtant accabler Ton âme encore émue,)
 Et sur nous, et sur Lui daigne fixer la vue :
 Vois ce bon Roi mourant, et mourant pour les siens,
 Vers le Ciel, et vers Toi lever ses foibles mains,
 Vois ce Héros pieux, victime de tendresse,
 Libre encore, frémir d'horreur et de tristesse,
 Quand ses prudens guerriers, perçant dans l'avenir,
 (Et chacun d'eux brûloit de ce noble désir,)
 Agités constamment, par de justes alarmes,
 Contre Paris levé vouloient prendre les armes ;
 Vois cet ingrat Paris, cette ville de sang,
 Qui, chaque année encor, tout en s'en abreuvant,
 Plus acharné qu'alors, plus prêt à le répandre,
 Ose, à la même époque, insulter à sa Cendre,
 Et persistant, hélas ! Dans son aveuglement,
 Prouve à nos yeux émus son endurcissement ;

Que

Que dis-je ? Dans sa rage et son outré délire
 Semble, en ce jour de deuil, à hauts cris, nous redire :
 Tel l'aveugle Juif : " Que son sang infecté
 " Rejaillisse sur nous, sur la postérité"....

Ô forcené Paris ! Ô maudite Sodome !

Abominables murs ! exécrationnable Royaume !

Ô Ciel ! le plus pur sang ! le sang de Saint-Louis,
 Est un sang infecté, ce sang que tu poursuis !

Ces tems, ces tems viendront ; ils viendront, je le
 jure,

(Et ne hasarde point de vaine conjecture,)

Où, ce sang triomphant, et confondant ta *Loi*,

Monstre, retombera sur les tiens, et sur toi.

Quoi ! Tu dis infecté le sang d'une Victime,

Qui n'eut que sa clémence, et sa bonté pour crime,

Qui, tel l'agneau d'Ésope, au funeste ruisseau,

Meurt, sans être entendu, sous l'injuste couteau !

Et meurt, sans que la main d'un bourreau régicide,

Puisse même ébrécher son courage intrépide,

Lui, qui les yeux éteints, tout prêts à se fermer,

Sur ces hommes de sang cherchant à les fixer,

Leur annonçoit hélas ! Par son pieux silence,

Le pardon de sa mort, l'oubli de leur offense :

Le sang d'un Roi martyr, bon père et bon époux,

Le sang d'un Roi sans fiel, sans hauteur, sans cour-
 roux,

D'un Roi qui, chaque instant, dans chaque circons-
 tance,

Fût l'Ange tutélaire, et le Dieu de la France,

Et qui, pour son bien-être, oubliant son repos,

Régit, en Roi Chrétien, mourut en Roi Héros,

Est un sang infecté ?... Lui dont la bonhomie

Fût en proie aux complots d'une ligue ennemie,

Quand au secours du *Vuide* appelant les États,
 (Pour la plûpart ô Ciel ! d'illustres scélérats,)
 Ce grand, ce digne Prince, avec Soi-même aux prises,
 Voulut, pour son malheur, faire cesser tes crises,
 Lui, dont la bonne foi, dans mille cas divers,
 Fût connue à nos Rois, connue à l'univers,
 Lui, qui, dans tous les cas, sût tenir la balance,
 Chérir, et respecter les nœuds de l'alliance
 Et fidele aux Traités, toujours à ses dépens,
 En faveur de la paix, rangeoit Leurs différends ;

Et ces Rois, ses amis, ses alliés, ses proches,

Quand tout le Nord frémit sur les tristes approches,
 D'un cruel ennemi, de l'ennemi commun,
 Qui, s'appant chaque état, veut les refondre en un,
 Seroient sourds à ses cris, aux cris de la nature ?
 Sourds à ceux des affronts, sourds à ceux de l'injure !
 Perdant de vue enfin leurs propres intérêts,
 Leur grandeur, leurs dangers, et ceux de leurs sujets,
 Ne secoueroient pas cette morne apathie,
 Qui, peut-être, à plus d'Un !!! ... Mais non, sauve
 leur vie,
 Juste Ciel ! et combats, et pour Eux et pour Toi,
 Ils combattront pour nous, pour leur peuple, et mon
 Roi,

Et mettront une digue à tant de barbarie,
 Un terme au fou système, un frein à sa furie,
 Vengeront avec Toi, réunissant leurs bras,
 Et ta cause et la nôtre, et son sanglant trépas,
 Et de l'opprobre enfin, (grand Dieu que vais-je dire ?)
 Affranchiront leur Nom, leurs États, et l'Empire :

Eh ! Peut-on, peut-on voir cet Empire, en entier,
 Avec des assassins devoir négocier,

Sans

Sans déplorer hélas ! Le sort de l'Allemagne ;
 Si fière, et si terrible au tems de Charlemagne.
 Viens, viens, digne Héros, saint et pieux Guerrier,
 Oui, viens, dans ce moment qui va tout décider,
 Viens, vole à son secours, sors du sein de la tombe,
 (Que l'Ange pour Toi-seul ici sonne sa trompe,)

Viens de ton héritage être enfin le Vengeur,
 Au Trône des Césars viens rendre sa splendeur,
 Soumets tes ennemis, montre-leur ta Puissance,
 D'un Dieu, par eux bravé, prouve-leur l'existence,
 Descends du haut des cieux, (tu le peux sans ballons,)

Viens, de leur sang impur, abreuver nos sillons ;
 Ému du sort du Roi, du sort de sa Compagne,
 (Oui, grand-Saint, tu le peux, en moins d'une cam-
 pagne,)

Remplace l'Héritier sur le Trône, où jadis,
 Nous vîmes siéger et Clovis et Louis.
 Prince des vrais soldats, Patron de l'Allemagne,
 Oui, vois, avec pitié, ma trop chère champagne,
 Ses vignobles en deuil, ma Patrie, et les miens,
 Dont l'un, sujet du cercle, est, de même, un des
 Tiens,

Vois-les tous, dans l'ardeur de la plus vive attente,
 Et poussant tous, vers Toi, leur prière fervente
 Te tendre, en soupirant, leurs bras paralysés,
 Bras, au niveau de tous, hélas ! *Egalisés !*
 Par le glaive et le feu, franchis-en la barrière,
 Et, sans regret, pour lors, je finis ma carrière.

Mais, ô vœux insensés ! Muse, où m'emportes-Tu ?

Tant de fiel entre-t'-il dans l'ame d'un Élu ?

Non, non ; c'est à nos Rois que la gloire en est due,
 Leurrage, par E ux-Seuls doit être confondue.

ÉPIÎTRE

1

SA MAJESTÉ, LE ROI DE PRUSSE, &c. &c. &c.

DANS LAQUELLE

*L'Auteur lui peint l'Abbé Siéyès sous les Nuances les plus
propres à donner une Idée juste du Caractère et de la
Manière de penser de l'Apôtre.*

DESCENDANT d'un Mortel et Philosophe et Roi,
D'un Roi Législateur, esclave de la Loi,
D'un Potentat fameux que Minerve et Bellône,
Pour sa gloire et la leur, placèrent sur le Trône,
Qui, possédant à fond, le grand Art de régir
Dans mille cas divers, sût vaincre et s'agrandir,
D'un Héros, dont le Nom, si cher à la mémoire,
Dans dix siècles encore, étonnera l'Histoire,
Qui, bravant les dangers jusqu'au sein des combats,
Étoit, parmi les siens, le premier des soldats,
Et qui, l'olive en main, dans un repos prospère,
Gouvernoit ses sujets, moins en maître, qu'en père,
De ce rare Mortel, TOI, Toi digne héritier,
Viens, parois sur la scène, arme ton bras guerrier,
Sois un autre Lui-même, en bravoure, en courage,
Et ne dédaigne pas mon humble et foible hommage;
Si

Si j'ose TE l'offrir, sans fléchir le genoux, *
 GRAND ROI, c'est que je crains d'irriter ton cour-
 roux,
 Sur ce point, connoissant Ta volonté suprême,
 Permets-moi d'éviter et l'un et l'autre extrême,
 Et, dans le sentiment sans cesse illimité,
 De la soumission due à la Royauté,
 (Car je lui jure amour, honneur et déférence,
 Fidélité sans borne, et stricte obéissance,
 Et, jusqu'à mon trépas, en dépit du Congrès,
 Loyal attachement, et sincères respects,
 De TE dire, GRAND ROI, pardonne à ma franchise,
 " Qu'en dépit de l'espoir, il existe une crise,
 " Que l'Allemagne entière, et cent peuples divers,
 " Sur TOI, dans ce moment, ont tous les yeux ou-
 verts,
 " Que ces peuples sur TOI fondent leur espérance,
 " Que le François t'appelle au secours de la France,
 " Que pour sauver l'Europe, enfin pour nous sauver,
 " TU n'as qu'à le vouloir, TU n'as qu'à TE montrer,
 " Que TA gloire et TON bien et TON repos l'exige !"
 Eh ! Quand avec le loup le bon Pasteur transige,
 En est-il plus tranquille ? hélas ! Plus rassuré ?
 D'une nouvelle faim ce loup est dévoré,
 Et le troupeau toujours en devient la victime....
 Jamais la bonne foi n'accompagna le crime.

C'est

* Le lecteur voudra ici se rappeler que, passé quelque temps, un sujet de S. M. P. s'étant jeté à ses genoux pour LUI présenter un placet, le Roi lui dit d'un ton sévère, *qu'un homme ne devoit pas fléchir devant un autre homme.*

C'est à grands coups d'obus, grand Roi, qu'il faut
 traiter;
 Et, la mèche à la main, que tu dois leur parler;
 Dans le sang gît le mal, ces têtes forcenées
 Ne peuvent se guérir qu'à force de saignées,
 Tu le peus, tu le dois aux mânes d'un Héros,
 Qui veut guider la marche, et terminer nos maux,
 Aux manes d'un Ayeul qui, dans sa politique,
 Frémit sur les progrès de cette indigne clique;
 Il t'appelle, et tu dois le suivre pas pour pas,
 Et déroidir les nerfs de ton vigoureux bras:
 De ses grands sentiments ta bravoure héritière
 Doit, comme lui, fournir une vaste carrière,
 Tu dois Lui ressembler, l'heureuse occasion
 T'offre le grand moment d'éterniser ton Nom.
 Mais quel est ce *fendant* qui, du sein de la France,
 D'un pas franc et hardi vers TES États s'avance?
 Qui, vers la Prusse et toi, dirigeant ses coursiers,
 Veut arrêter ce bras, TES foudres, TES guerriers?....
 De nos vains Jupiters c'est l'important Mercure,
 (Son bonnet rouge et long m'en cache la tonsure!)
 C'est lui-même, GRAND ROI, c'est le traître Siéyès*
 Qui, sous le fard du vrai, veut TE tendre des rets,
 De ses vils Commettants, découvrant les embûches,
 Sache leur opposer autant de subterfuges;
 Leurs discours préparés, leur langage trompeur
 Assiégent l'oreille, et maîtrisent le cœur;

C'est

* L'Abbé Siéyès arriva à Berlin le 20 Juin 1793, et déjà à cette époque l'Auteur s'étoit occupé de la rédaction de la présente Epître; s'il ne s'est pas plutôt déterminé à la donner au public, c'est que des raisons majeures l'en ont empêché.

C'est la pilule d'or : et le chant des Syrenes,
 Passant, des sens épris, dans le sang, dans les veines,
 Au Héros de la Grèce étoit moins dangereux
 Que leurs termes sucrés, leurs termes mielleux ;
 Contre leur perfidie, oui, GRAND ROI, sois en garde,
 Que rien, rien ne t'arrête, et rien ne TE retarde,
 Semblable au grand Ulysse, aux ruses du Congrès
 Oppose TA sagesse, et confond ce Siéyès ;
 Ce monstre au Champ de Mars, d'une bouche cruelle,
 Vient de jurer aux Rois une haine mortelle ;
 Parmi les scélérats, il tient le premier rang,
 De LOUIS, d'ANTOINETTE il fit couler le sang ;
 Lis, sur son front terni, ce qu'il cache en son âme,
 Il ne peut dévoiler qu'une perfide trame ;
 Quand on trahit son Dieu, son État et son Roi,
 Peut on être loyal, traiter de bonne foi ?

Sans balancer, GRAND ROI, marche sur la
 Hollande,
 Par ton Sceptre, et ton Trône, on T'en fait la de-
 mande ;
 Vas-y des bons sujets remplir les vœux ardents,
 Souvent le triste Écho te rendit leurs accens ;
 Rends les armes ici ; sans Toi plus d'espérance
 Ni pour eux, ni pour nous, moins encor pour la
 France.

Leurs maux sont à leur comble, enfin poussés à bout
 Tes guerriers approchans, les trouveront debout,
 Propice au vœu commun de ces tristes provinces,
 Rend, rend-leur, au plutôt, le plus clément des Princes ;
 Quant aux pervers, leurs torts, leurs torts sont expiés,
 Et leurs aveugles yeux, GRAND ROI, sont désillés,

Mais,

Mais, en dépit de tout, malgré sa répugnance,
Aux tons du *ça ira*, dam ! il faut bien qu'on danse.

J'abstrais ici, GRAND ROI, de ces secrets motifs,
Plus suprenans encor qu'ils ne fûrent hâtifs,
Qui, contre tous les vœux, contre toute espérance
Rompirent, tout à coup, le nœuds de l'alliance ;
Loin de moi les desirs à jamais indiscrets,
D'éclairer, en Argus, l'ombre des Cabinets,
D'en vouloir pénétrer l'obscur politique....

Mais FEU ROI se trouvant dans un état critique,
Et pressentant hélas ! qu'il touchoit à sa fin,
En faveur du repos, conclut la paix enfin.

Mais TOI, TOI, grâce au Ciel, dont la verte jeunesse
Donne un nouveau relief à ta haute sagesse,
A ton esprit fécond, à tes rares talens,
A TA mâle bravoure, à TES grands sentimens ;
Suis l'honneur qui t'invite, et suis TA destinée,
TA gloire en doit passer de lignée en lignée ;
Émule généreux de nos Rois combattans,
Frappe, frappe à coups sûrs, tombe sur ces brigands,
Viens réunir TA force à la force commune,
Réunir TES efforts aux efforts de Neptune,
GEORGE, GEORGE t'appelle, et l'AIGLE triomphant 1
D'accord avec Thétis 2, Eole 3 et le Croissant 4
Sur cette secte lâche, impie et déchaînée
Venge déjà ses droits, sa puissance outragée :
Eh ! Quoi, quoi de plus doux, quoi de plus glorieux,
Pour un jeune Monarque et juste et belliqueux

1 L'Empereur d'Allemagne.

2 La Reine de Portugal.

3 L'Empereur de Russie.

4 Le Sultan.

Que d'entendre, partout, de ses propres oreilles,
 Les échos, nuit et jour, répéter ses merveilles ?
 De faire retentir de ses Faits, de son Nom
 Et la terre, et les mers, et le sacré Vallon ?

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LE ROI DE DANNEMARK, &c. &c.

DANS

La Personne de S. A. R. Mgr, le Prince-Régent,

ET Toi, Toi, Christian, quand Mars aussi T'appelle,
 Viens braver les hasards d'une lutte aussi belle ;
 La paix, nous le savons, (Tu n'en es que plus Grand,)
 Eût toujours sur Ton cœur, un poids prépondérant,
 Et la paix, en effet, quand la paix est possible,
 Fût toujours préférable à la guerre terrible,
 Et le Roi non guerrier, à ces fameux Richards,
 Qui semblent enchaîner les destins à leurs chars ;
 Mais, hélas ! Cette paix, à jamais désirable
 Avec des assassins, peut-elle être bien stable ?

Non ; et tout est perdu, sans Mars, et ses fléaux ;
 C'est, c'est ici le fer, l'enclume, et les marteaux ;

G

Ce

Ce Dieu, ce Dieu T'appelle, et le Danois lui-même
Sent la nécessité de ce triste système....

Etre libre, être esclave ! Ô Ciel ! Plutôt périr !

Oui, c'est dans cet instant, qu'il faut vaincre, ou
mourir.

Mais, que dis-je ? Non, non ; Rois puissans, il faut
vaincre,

Vous le pouvez, sans doute, il faut les en convaincre.

Il faut tomber sur eux, et tous, autant qu'ils sont,

Les charger de vos fers, ou les couler à fond.

Que vos mâts réunis, au loin cernent leurs flottes,

Qu'ils ferment toute issue à ces maudits despotes,

Et, qu'au signal donné, ces mâts se rapprochant

Tombent sus, et de proue, et de poupe, et de flanc,

Et, tel ce Roi hautain, traversant la mer rouge,

Périssent, à jamais, ces vils tas de cartouche !

Enterrés tout vivans, au sein des flots aigris,

Puisse-t-on n'en revoir ni traces, ni débris

Sur les monstres marins, dans l'excès de leur rage,

Qu'ils aillent exercer le meurtre, et le carnage,

Que leurs mânes errans aux bords de l'Achéron,

Aboyés par Cerbère, et hués par Carron,

En but à tous les traits d'une douleur profonde,

Éprouvent le mépris, et l'opprobre et la honte,

Qu'ils aillent, à *Sa Barre*, au conseil de Pluton,

Revendiquer leurs droits, prendre avec lui le ton,

Fulminer des *décrets*, *fraterniser*, *proscrire*

Et planter *l'Arbre-Saint*, au sein de son Empire,

Et faire enfin valoir, à son haut Tribunal,

De leurs barbares *Loix* le grimoire infernal !

Entre-temps, que, sevrés des eaux de l'Hypocrène,

La peine de Tantale, à jamais, soit leur peine,

Que

Que Mégère, en courroux, que ses serpens rongeurs,
De vos droits, de nos maux, soient les justes vengeurs.

Tes guerriers, tel jadis, grand Roi, doivent pa-
roître,

Le François, dans ces tems, apprit à les connoître,
Quand fuyant, devant eux, jusqu'aux portes de Tours,
Il dût, pour son salut, au Ciel avoir recours,
Et du bon Saint-Martin, Protecteur de la France,
Mendier, à grands frais, l'opportune assistance,
~~Et~~ Qui ^{sut} par des efforts plus heureux que divins,
Tout en délivrant Tours, le sauv^{er} de leurs mains.

Qu'ils marchent d'un pas ferme, ils connoissent la
route,

Grand Roi, marche avec eux, et Tu vaincras, sans
doute ;

Car, si Dieu, contre nous, parût se déclarer,
Et, pour lui, jusqu'ici constamment se montrer,
Ah ! C'est que sa Justice, et sa Bonté divine,
Qui règlent, pour un mieux, cette immense machine,
Vouloient sonder nos cœurs, vouloient nous épurer,
Et, d'après cette épreuve, enfin nous délivrer :
Maintenant que nos pleurs ont fléchi sa colère,
Ce Dieu tendre et bénin va nous traiter, en père,
Et de son sang versé redemandant raison,
Punir ses noirs forfaits, sa noire trahison ;

Déployez donc, grands Rois, ici votre puissance,

Soyez les instrumens de sa sainte vengeance ;

Oui, soyez de ce Dieu trop long-temps insulté,

Ce que, long-temps, par Lui, ces monstres ont été.

É P Î T R E

1

SA MAJESTÉ, LE ROI DE SUÈDE, &c. &c. &c.

Aux accens de ma Muse, aux cris de l'univers,
De concert avec eux balaye aussi les mers,
Gustave, ô Fils d'un Roi qui ne fit que paroître,
Que régner un instant, mourir, et disparoître ;
Fils d'un Roi peu commun, Roi des plus valeureux,
Digne d'un sort meilleur, d'un destin plus heureux,
Qui, le cœur pénétré des revers de la France,
Alloit contre elle user de toute sa puissance,
Quand le *Jacobinisme*, alarmé du projet,
Trouva, dans Ankarlström, un assassin tout prêt.

Ô jeune et vaillant Roi ! Quand ce *Jacobinisme*
Exerce sur nous tous son affreux despotisme,
Que, dans ce jour encore, il triomphe, en effet,
Et qu'il bénit l'auteur de cet énorme fait,
Dans le bouillant transport de ta juste colère,
Peus-Tu ne pas venger le trépas de ton Père ?
Ne pas sonner ici, de ta Royale Main,
Dans ces temps périlleux, l'alarme et le tocsin,
Et près des Potentats, sollicitant Toi-même
De concert avec Eux, extirper ce système * ?

Systeme

* Afin d'obvier et de parer au système révolutionnaire, il seroit à désirer, pour la tranquillité des Nations, le bien-être et la sûreté
des

Système trop chancreux qui, gagnant chaque jour,
Imperceptiblement trouve accès à la Cour :
Oui, craignez qu'à la fin, si vous n'y coupez brèche,
Le mal, en empirant, ne devienne revêche.

Ô Gustave !

des Empires, enfin pour l'humanité en général (abstraction faite du plus, ou du moins d'intérêt qu'il y auroit dans le fait,) les mêmes potentats entrassent, par la suite, dans des vues de défense réciproque, et qu'à l'instant où l'on en verroit se manifester quelque étincelle, au moins d'une certaine conséquence, et d'un caractère à alarmer, les Puissances, d'après *Le parva sæpe scintilla contempta magnum excitavit incendium*, courussent au secours les unes des autres, et en étouffassent le germe dans sa naissance, instruites comme Elles sont, par l'expérience, que son explosion n'est rien moins qu'un Volcan terrible, dont il est bien difficile, pour ne pas dire impossible d'arrêter les progrès désastreux, et dont les ravages ne manquent jamais de se communiquer au sein des Empires circonvoisins.

D'après ce principe, la Russie, la Suède et l'Empire Ottoman pourroient réciproquement se prêter la main ; eh ! Quel bien surtout n'en résulteroit pas pour ce dernier, qui, tous les jours misérablement exposé à des scènes sanglantes, en recueilleroit les premiers fruits, en ressentiroit les plus grands avantages, et par contre-coup les Royaumes de Russie et de Suède ?

Le Dannemark et l'Angleterre se trouveroient dans cette catégorie, l'Empereur d'Allemagne et la Prusse de même, et finalement l'Espagne, le Portugal et le Roi de Naples pourroient cimenter entre Eux une alliance, qui les mettroit à l'abri de toute appréhension à l'avenir.

Une fois ce projet adopté, les Puissances viendroient à bout de prévenir, dans leurs Empires respectifs, les trop dangereuses suites du système révolutionnaire, système effrayant qui ne manque jamais de traîner à sa suite le plus grand des maux, celui des guerres civiles et intestines, fléau qui met presque toujours leur vie en danger, engloutit leurs finances, et met de côté un nombre infini de leurs sujets, et de leurs Vassaux.

Ô Gustave ! Ô grand Roi, Toi, si cher à nos yeux !
 Si digne d'égaliser tes immortels Ayeux,
 Toi, dont la grandeur d'âme embellit la jeunesse,
 En qui l'on voit briller esprit, grâces, sagesse,
 Vertueux Descendant de ce Charles fameux,
 Plus intrépide encor qu'il ne fût malheureux,
 Au revoltant aspect de tant d'extravagances,
 Ne crains pas d'insister sur tant de circonstances ;
 Et d'un Père expirant, de ce Père au tombeau,
 Qui prédit ta grandeur, même dès ton Berceau,
 Fais valoir Tes raisons, viens Te couvrir de gloire,
 Et, sous Lui, d'un pas sûr, marcher à la Victoire,
 De ce Héros rempli le but noble et Royal,
 Deviens, deviens ici son Vengeur, son Rival,
 Mate ces vains François, fais ce qu'il vouloit faire,
 Viens finir nos malheurs, fais-en Ta propre affaire,
 Oui, Mars à ce projet, sous son casque, a souri,
 Et *l'Arbre* doit tomber le *tronc* en est pouri,
 Aux yeux républicains son fruit n'a plus d'amorce,
 Il ne leur offre plus qu'une ombre, que *l'é-corce*
 Sous les coups redoublés d'un fer dévastateur,
 Cet arbre est desséché, son suc est plein d'aigreur,
 Le Ciel est fatigué, le peuple l'est de même,
 L'Europe n'y tient plus, la France est à l'extrême ;
 Ils soutirent les fonds du coupable Brabant,
 La Suisse et la Hollande y laissent jusqu'au sang.
 Hélas ! Qui ne le sait ? Où la *Liberté* passe,
 La *Liberté* ravit, saigne, engloutit, écrase,
 Elle absorbe, en un mot, elle enlève, à deux mains,
 Ce qui s'offre aux regards de ses Républicains.
 Grand Roi, daigne, un instant, fixer la Westphalie,
 Les Cercles, les Cantons, et la triste Italie,

Tout

Tout n'annonce qu'horreur, que rapine, dégât ;
 Sans que leurs fonds en soient, dans un meilleur état !
 Ils ne cherchent à faire, oui, j'ose le redire,
 Du continent entier qu'un seul et même Empire,
 Et (ses peuples plongés dans l'angoisse et le deuil,)
 Qu'à Vous enterrer Tous, dans un commun cercueil.

Ô dure vérité ! peinture trop réelle !

Ma muse ici succombe, et ma plume chancelle ;
 Puisse ce souvenir, triste tableau-parlant !
 Vous faire, enfin, grands Rois, saisir, hâter l'instant !
 Marchez, soyez unis, oui, marchez Tous ensemble,
 George, dans ce moment, vous en donne l'exemple,
 Marchez ; couvrez les mers, voguez sans hésiter,
 Parez au coup fatal qu'on cherche à Vous porter,
 Que le sort des Cantons, jadis peuple intrépide,
 Tout en Vous instruisant, Rois puissans, Vous décide ;
 Certain Sage, avant moi, l'avoit prophétisé,
 Mais, loin d'être suivi, l'avis fut méprisé,
 Et le Suisse, aujourd'hui, dupe de sa foiblesse,
 De sa crédulité, de sa lâche mollesse,
 Sans nom, sans loi, sans crédit, sans pouvoir,
 Se voit en butte aux traits d'un affreux désespoir,
 Dévore ses chagrins, dans un morne silence,
 En maudissant ses fers, et sa triste existence :
 Sans soutien, sans appui, sans espoir de retour,
 Appelle, en vain, la mort à chaque instant du jour,
 Dépouillé de ses fonds, de ses droits, de ses armes,
 Et, sans cesse, éprouvant de nouvelles alarmes,
 Non, il n'a plus des yeux que pour verser des pleurs
 Sur le destin des siens, sur ses propres malheurs,
 Par ces pleurs attendris, tarissez-en la source,
 Sans Vous, grands Rois, sans Vous, il n'est plus de
 ressource,

Au puissant souvenir de sa Fidélité
 Aux droits des Nations, comme à la Royauté,
 Surtout, au souvenir des exploits mémorables,
 Qui rendirent, sous Vous, les Cantons formidables
 Pour eux, faites la guerre à la *Fraternité*,
 Et rendez aux Cantons leur chère Liberté.

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LA REINE DE PORTUGAL, &c. &c.

MAGNANIME Françoise, intrépide Héroïne,
 Toi, digne d'égaliser Thérèse et Catherine,
 Reine illustre à jamais, Toi dont la fermeté,
 Dont le Nom doit passer à l'immortalité,
 Dont la mâle vigueur, au-dessus de ton sexe,
 Consterna le Congrès, et le rendit perplexe,
 Quand il vit, tout à coup, ton bras quoiqu'inégal,
 S'armer, et réveiller ton peuple, en Portugal,
 Qu'il Te vit opposer à sa lâche menace,
 En Thétis, une ferme, une héroïque audace,
 Lui refuser la main, lui refuser la paix,
 Sur l'Elément enfin croiser tes Portugais,

Permets,

Permetts, ah ! Oui, permetts que, dans mon humble
sphère,

J'imite Ta grandeur, Ton attitude fière,
Et que ma plume ici d'accord avec Ta voix,
Brave l'acharnement des destructeurs des Rois.

On le sait, dans leur peau, les tyrans de la France
Frémir, se courroucer, enrager en silence,
Pétiller de fureur sur Ta noble fierté
Qui n'étoit, d'après eux, qu'une témérité.
Eh ! Qui l'auroit pu croire, après tant de miracles,
Après avoir vaincu tant de nombreux obstacles,
Que, dans un cercle étroit, chez une Femme enfin,
Ils eussent éprouvé la hauteur du dédain ?

Aiguillon pour nos Rois, et grand exemple à suivre..

“ Non, dit-Elle, et jamais Je n'y pourrois survivre,
“ M'avilir à ce point, trahir mes Portugais !
“ Ah ! plutôt expirer sous mille et mille traits !
“ Oui, semblable Contrat répugne à la nature,
“ Avec des assassins, ô Ciel ! Devoir conclure !
“ Non, pour vivre, sous eux, il faut être tyran,
“ Forfaiteur, sacrilège et suppôt de Satan !
“ Transiger avec eux, c'est approuver leurs crimes,
“ Avec eux entasser victimes sur victimes ;
“ C'est adopter leurs loix, les sermens qu'ils ont faits,
“ Au futur, au passé, souscrire à leurs forfaits,
“ Massacrer de nouveau les Suisses et les Prêtres,
“ Antoinette et Louis, et cent mille autres êtres ;
“ C'est s'exposer Soi-même, ou plutôt, ou plus tard,
“ A tomber sous les coups d'un perfide poignard,
“ Car, tout en proposant une paix décisive,
“ Ils tiennent, à la main, et le glaive et l'olive,

H

“ Vient-

“ Vient-on, pour son repos, à conclure avec eux,

“ Ah ! C'est, c'est bien, ici, le tant pis, le tant mieux !

“ Vient-on à s'entêter, leurs yeux cherchent la place,

“ Par où, sans se tromper, il faut que leur fer passe,

“ Oui, par trois de nos Rois, tel contrat fut signé,

“ En font-il moins jurer *Haine à la Royauté?* ”

“ Mon parti, je l’ai pris ; oui, je le réitère,

“ Plutôt, toute vivante, oui ! Plutôt qu'on m'en-
terre,

“ Ou, que dans l’instant même, on me perce le sein ! ”

Ainsi parloit Françoise ; Elle dit, et soudain

Le Ciel, en souriant, par trois coups de tonnerre,

Approuva Son discours et Sa sainte colère.

Cependant on voyoit Ses foudroyans vaisseaux,

Chantant les *ça ira*, voguer, fendre les flots,

Ses pirates adroits, et Ses futés corsaires

Guetter les pavillons révolutionnaires,

Les combattre, et souvent, en dépit de la *Loi*,

Après quelques grands coups, crier : Vive le Roi !

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LE ROI D'ESPAGNE, &c. &c. &c.

ET Toi, Charles aussi, Dont la haute sagesse
Doit bannir de Ton cœur la crainte et la foiblesse,
Qui luttas un moment, et Qui luttas en vain,
Viens, avec Eux, *jurer haine* au Républicain ;
Eh ! Si dans leur fureur, si dans leur frénésie,
Doctrines trop étrange ! Et doctrine inouïe !
Ces monstres, sans remords, font *jurer haine* aux Rois,
Grand Roi, pourquoi tarder d'user des mêmes droits ?
Et fatigué du joug du pouvoir arbitraire,
Ne pas Te réunir contre cette chimère,
Ne pas saisir l'instant, le moment opportun,
Pour mâter ses fauteurs, et l'ennemi commun ?
Eh ! Dans le fait, grand Roi, quelle est ton existence ?
(Pardonne à ma candeur, si ma candeur T'offense,)
Dans ces sinistres tems, forcé, comme Tu l'es,
Sont les bons Espagnols tes soldats, tes sujets ?....
Plutôt que du Monarque, et de la Monarchie,
Ne sont-ils pas soldats, sujets de l'anarchie ?
On le sait, en secret, Ta grandeur en frémit,
Obsédé de douleur, Ton bon peuple en gémit,
Et n'aspire, en effet, qu'après l'instant prospère
Qui doit rendre l'Espagne à sa splendeur première,

La rendre, pour jamais à cette liberté,
 Qui faisoit son bonheur, et sa félicité,
 La base de l'État, celle du Diadème,
 D'où dérive des Rois la Puissance Suprême,
 Mais, pour la retrouver, pour la reconquérir,
 Avec force et vigueur, l'Espagnol doit agir,
 Il doit se réveiller, en dépit de Morphée,
 Marcher, frapper au but, brusquer la Renommée.

Un torrent, tel qu'il soit, n'est pas toujours tor-
 rent,

Il gronde, tout à coup, il s'accroît en grondant,
 Tout à coup il entraîne, il détruit, il ravage,
 À travers les rochers il se fait un passage,
 Mais sa fougue, une fois qu'elle se ralentit,
 Sa fougue enfin s'apaise, il rentre dans son lit :
 Avec Tes ravisseurs, il en sera de même,
 Si Tu veux Te montrer et mordre à mon système ;
 Ils rentreront dans l'ordre, et Ton peuple affranchi,
 Peuple, qui trop long-tems, sous ce joug a fléchi,
 Saura de ces brigands, braver la barbarie,
 Leurs trames, leurs poisons, leurs fers, et leur furie.

Mais, quel funeste trouble, (affreux pressentimens !)

Vient agiter mon cœur, paralyser mes sens ?

Pressentimens cruels !..... Quoi ! Tes nombreuses
 flottes,

Pourroient-elles s'armer en faveur des despotes ?

Agir contre l'Anglois, contre un Roi généreux,

Qui toujours des Traités sût respecter les nœuds ;

Mégère a beau siffler, la noire calomnie

A beau darder ses traits aiguisés par l'Envie,

L'Envie avec Cerbère unit en vain sa voix,

Pour aboyer, noircir le plus juste des Rois,

De

De la France on connoît les projets, et les vues,
 Ses intrigues, ses tours, ses trames mal cousues ;
 Elle a beau s'agiter, s'épuiser en efforts,
 Pour en flétrir la gloire, et pour blanchir ses torts,
 Elle a beau redoubler de ruses, d'artifice,
 De ce Monarque intact on connoît la Justice ;
 Sa Justice a fixé les yeux de l'univers,
 Et ce Roi tout-puissant va fixer ses revers ;
 Va bientôt l'affranchir d'un état si funeste,
 Et, par degrés, le Ciel opérera le reste....

Le tems presse, grand Roi, joins tes efforts aux siens ;
 Ses cruels ennemis ne sont-ils pas les Tiens ?
 Sans tout risquer, dis-moi, pourrois-Tu Le combattre,
 Combattre ses guerriers accoutumés à battre ?
 Et resserrant tes nœuds avec des gens sans foi,
 Provoquer ce pieux, ce magnanime Roi ?
 Lui, qui dans le principe, et qui dans l'origine,
 Mit tout en mouvement, pour monter la machine,
 Lutte encor aujourd'hui, d'après son premier but
 Pour l'intérêt des Rois, pour Ton propre salut
 Pour venger, à la fois, la Hollande et l'Espagne,
 La France, et la Sardaigne, et Rome et l'Allemagne,
 Et venger, à l'appui de ses fiers pavillons,
 Les droits de l'homme libre, et ceux des Nations,
 Il verroit, toutefois, les flottes Espagnoles
 Vers Londres diriger leurs ingrates boussoles !
 Et, disputant d'efforts avec des révoltés,
 S'élever, contre Lui, tant de mâts indignés !....
 Avec le fourbe, hélas ! Quand on fait alliance,
 Comme l'instrument sonne, il faut souvent qu'on
 danse.

Mais

Mais non, la perfidie a beau solliciter,
 Ce sage et juste Roi saura lui résister ;
 Il n'a que ¹⁷⁰¹⁰ long-tems payé de sa finance,
 Que trop long-tems été saigné par cette France ;
 Tous les jours, vers l'Espagne, elle crie au secours,
 Et l'Espagne, *au bassin doit cracher* tous les jours !....
 Ô sinistres revers ! Ô tems ! Ô destinées !
 Tems plus long à mes yeux que des milliers d'années !
 Quand rameneras-tu les beaux jours des Nestor !
 Ceux de nos bons Henris, et ceux de l'âge d'or !
 Mais souvenir amer ! Et douleur superflue !....
 Oui, de quelque côté que l'on jette la vue,
 Dans quelques Régions, et sous quelques climats
 Que l'honnête artisan porte ses tristes pas,
 Que l'homme désolé, l'austère Philosophe,
 De tant d'êtres meurtris craignant la catastrophe,
 Cherche, pour son repos, et le repos des siens
 À se soustraire aux yeux de ces tas d'assassins,
 Partout il en retrouve, et partout en rencontre ;
 Il en existe à Vienne, ils fourmillent à Londres,
 Il en voit regorger et Madrid et Berlin,
 Avec Saint-Pétersbourg, Copenhague en est plein,
 Et, tous autant qu'ils sont, par leurs sourdes menées,
 Par milliers de raisons, plus ou moins erronnées,
 Obsèdent, sans quartier, leurs peuples, Tes sujets ;...
 Pour donc parer, grand Prince ! À tant de noirs excès,
 Oui, reviens sur tes pas, point de guerre aussi juste ;
 Présente un front terrible à cette France injuste,
 Déploie et cette force, et cette fermeté
 Qu'exige enfin ta gloire, et la nécessité,
 Et plus grand qu'Hannibal, plus heureux que Pom-
 pée,
 Parmi nos Rois ligués, sois, sois un autre Énée.

É P Î T R E

AU

GRAND-SEIGNEUR, &c. &c. &c.

ENFIN, puissant Sélim, sors de Ta léthargie,
Bats le (*Reveillez-Vous,*) partout dans la Turquie,
Que Tes vaillans guerriers, enfans de Mahomet,
Pour Ta gloire, et la sienne, et leur propre intérêt,
Au tocsin de ma Muse, en ce moment d'alarmes,
Se montrent, tels qu'ils sont, soudain soient sous les
armes,

Soudain parent aux coups, que médite contre eux
Un ennemi perfide, autant que furieux ;
Avec Tes vils tyrans, dès ce jour, fais divorce ;
Oppose, dès ce jour, Tes forces à la force.
Janissaires, marchez, et baissant le turban,
Frappez, tombez sur eux, brusquez votre Alcoran ;
Les François ne sont plus ce que le Divan pense,
Arrachez-vous au joug de cette dépendance,
Bon Peuple, trop long-tems, votre crédulité
Irrita leur orgueil et leur témérité,
Marchez, ouvrez les yeux, foulez aux pieds, sans cesse,
Les filets que vous tend cette clique traîtresse,
Fuyez-en les appas, toujours trop séduisans !
Marchez, rassemblez-Vous, il n'en est que trop tems.

Mais jusqu'aux bords du Styx, d'un pas ferme et
rapide,

(Minerve à nos côtés, et Mercure pour guide,)

En

En dépit de leur *Code*, en dépit de leur *Loi*,
 Bon Peuple, auparavant, descendez avec moi,
 Et, sans craindre son sort, sur les traces d'Orphée,
 Pénétrons jusqu'au sein de l'heureux Élisée.
 Parcourons-y des yeux vos valeureux Sultans,
 Vos Pachas, vos Muphtis, et vos fiers Solimans,
 Mais, surtout, fixons l'œil sur votre Grand Prophète,
 Qui, dans le feu bouillant du courroux qui l'obsède,
 Leur redit vos malheurs, les maux qu'ils vous ont
 faits,

Leurs profanations, leurs sacrilèges traits ;
 Et, d'un ton décisif, en leur prêchant la guerre,
 Leur prédit le projet *d'envahir l'Angleterre !*
 Que ce n'est que par là, nécessaire fléau !
 Qu'on sauvera l'Empire, et son Divin Tombeau :
Non, ces liens sacrés, cette étroite alliance,
Qui, jadis, attachoient la Turquie à la France,
Entre elle et nous, dit-il, amis, n'existe plus ;
Ils ont, avec Louis, pour jamais disparus ;
Oui, ces liens si doux, du Monarque au Monarque,
Furent anéantis par la main de la Parque,
Quand l'ignoble Congrès, prévenant ses ciseaux,
Fit périr ce bon Roi, sur l'indigne échafaud.
Congrès trop odieux qui vous joue, et vous berce,
Tout en vous embrassant, vous étouffe, ou vous perce,
Et se fait un Trophée, en dépit des Traités,
D'envahir vos Etats, et vos propriétés !

Au puissant aiguillon de ces sages Oracles,
 Combattez le Congrès, vous ferez des miracles,
 Surtout fermez l'oreille à leurs fourbes discours,
 Leurs grands mots, prenez-les, dans un sens à re-
 bours :

Le

Le prophète a parlé, que rien ne vous retarde,
 À vos propres couleurs, joignez notre cocarde,
 Qu'elle soit, parmi vous, un signe d'unité ;
 Vouez dès ce moment, *haine à la Liberté*,
 Vengez, avec vos droits, les droits de la Couronne....
 Et nos Bourbons, enfin, remontés sur le Trône,
 Sans crainte, sans souci, sans appréhension,
 À couvert des tracas, et de l'oppression,
 Par des nœuds éternels, resserrant l'alliance,
 Vous reprendrez, sous Eux, votre ancienne existence.

Eh ! Si l'on vit, jadis, cette même Turquie,
 Dans des tems orageux déployer l'énergie,
 Pourrois-Tu sommeiller sur un triste Sophia,
 Quand on veut écraser jusqu'au dernier Pacha,
 Qu'on veut de Mahomet renverser le système,
 Profaner son Tombeau, Te détrôner Toi-même ?
 Non, non ; plus valeureux que l'ardent Armada,
 Soutiens, par tes hauts faits, le Nom des Mustapha,
 Mais loin de Toi, Sélim, cette pompe funeste,
 Que Neptune avec Mars, dans ses guerriers déteste ;
 Et dont le vain éclat, ne fait, au champ d'honneur,
 Qu'éblouir, qu'énervier, qu'émousser la valeur.
 Au lieu que l'ennemi, que cette pompe amorce,
 Par l'espoir du butin, n'en a que plus de force.
 De Darius ici rappelle-Toi le sort,
 Son luxe, ses malheurs, sa défaite, et sa mort.

Sans quitter Tes États, Émule d'Alexandre,
 Sache, sans appareil, les couvrir, les défendre,
 Et ton bras vigoureux, tout en les défiant,
 Saura les terrasser, les réduire au néant.

I

Lors,

Lors, de Tes fiers ayeux tranquillisant les mânes,
 Tu rendras le repos à tes tendres Sultanes,
 Et couvert de lauriers, à ton heureux retour,
 Plus aimé, plus chéri, plus brillant que le jour,
 Sous des charmes nouveaux, sous des luttres nouvelles,
 Tu seras couronné par la main de tes belles
 Qui toutes, à l'envi, chanteront tes exploits,
 Le triomphe du Sceptre, et la gloire des Rois.

E P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LE ROI DE NAPLES ET DES DEUX
 SICILES, &c.

SE peut-il, Ferdinand ? Ô trop coupable France !
 Quoi ! Malthe, tout à coup, grand Roi, sous sa puis-
 sance !
 Ce Malthe inexpugnable, et par Toi protégé,
 Envahi, tout à coup, en mépris du Traité !
 Trop affreux coup de main, et noirceur inouïe !
 Triste effet de la trame, et de la perfidie !
 Coup de main qui, funeste à tes propres États
 Ne le devient que trop à tous nos Potentats,
 Au Grand-Seigneur surtout : Ah ! dans ces circons-
 tances,
 Renouez avec lui, grands Rois, vos alliances,

Et

Et sur ses oppresseurs tombant Tous, à coup sûr,
 À grands flots, faite, ici, couler leur sang impur :
 Faites-leur regorger, sans plus long-tems attendre,
 Et Malthé, et la Hollande, et la Suisse et la Flandre,
 Et, par là, refrénez leurs iniques complots,
 Par leur destruction hâtez votre repos ;
 Non, jamais, il ne fut d'instant plus favorable,
 Avec eux, Ferdinand, montre-Toi redoutable.

Que tes vaisseaux soudain s'élancent de tes ports,
 Que tes guerriers, pour vivre, affrontent mille
 morts ;

Mais expulse, avant tout, leur Agent mercenaire,
 Écolier des Rousseau, disciple des Voltaire ;
 Il ne peut qu'entraîner Tes fidèles sujets
 Dans un déluge affreux de maux, et de regrets ;
 De leur Congrès impie, instrumens trop sinistres,
 Subalternes échos de ses fourbes Ministres,
 Ces Agens monstrueux, en intrigues féconds,
 Et, dans l'art de tromper, gens futés, et profonds.
 À leur poste rendus, (même avant de s'y rendre,)
 Par des yeux étrangers, ont percé jusqu'au centre,
 Leurs yeux, oui, par ces yeux soudoyés et séduits,
 Sur le fort, sur le foible, à fond sont éclaircis,
 Et sont, en arrivant, entourés par leurs cliques,
 Qui tous ! Crânes fêlés, fauteurs de Républiques,
 Sans paroître y toucher, affûtent les instans,
 Et se font, chaque jour, de nouveaux partisans.
 Serpens envenimés !.... Mais importune Muse !
 Sur ce point n'as-tu pas, déjà, prêché la Prusse ?
 Dans tes bouillans transports, sans T'en apercevoir,
 Tu reviens sur tes pas, vingt fois, sans le vouloir ;

Tu ne l'ignores pas, d'une main pacifique,
 Ferdinand en signant ce Traité politique ;
 Étoit loin de prévoir ce qu'il voit maintenant !
 Et, s'il n'eut point cru mettre une cheville à l'Arche,
 Vers la paix générale accélérer la marche,
 J'en jure, Ferdinand par eux si maltraité,
 N'eût jamais fait de paix, ni signé le Traité :
 Ô crime ! Ô trahison ! Trame trop imprévue !
 Ô désastreuse paix ! Et paix trop tôt conclue !
 A ce point devois-tu tromper un si bon Roi ?
 Dans un nouveau contest l'entraîner malgré Soi ?
 L'envelopper, hélas ! Pour ta propre querelle,
 Dans les maux désastreux, d'une guerre nouvelle ?
 Oui, grand Roi, méchamment le Congrès T'a
 trompé,

Il a trompé nos Rois, il les a Tous joué ;
 Il vient, de but en blanc, et Te braver et rompre ;
 Romps de même, et sans cesse, avec Eux Tous, fais
 nombre,
 Combats-le, dès ce jour, et puisse-t-il par Toi,
 Apprendre à respecter les Traités et la foi !....

Ah ! que son oeil alors, son oeil si clairvoyant

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LE ROI DE SARDAIGNE, &c.

ET Toi, dont la puissance, autrefois, si bornée,
Soudain anéantie, et soudain enchaînée,
Ne laisse, dans nos cœurs, qu'un regret superflu,
Toi, plus qu'infortuné, sans en être abattu,
Daigne entendre, en ce jour, ô trop digne Amédée !
Les funèbres accens d'une Muse obsédée :
Chaque jour, sur Ton sort, elle verse des pleurs,
Et sa voix, chaque jour, nous redit Tes malheurs :
Il n'est pas de recoin, tel petit qu'il puisse être,
Où le plaintif Écho ne les ait fait connoître ;
Il les transmet au Trône, aux oreilles des Rois,
On s'attendoit les voir s'armer Tous à la fois,
Et se réunissant contre la tyrannie,
Les voir Tous déployer une mâle énergie ;
A l'aspect assommant de tant de traits d'horreurs,
Entassés, sous Leurs yeux, par Tes spoliateurs,
Eh ! Qui n'auroit pas cru qu'une prompte vengeance,
Tirée, en tems et lieu, de leur extravagance,
Deviendrait, en effet, le prix trop mérité
De leurs premiers forfaits, de tant d'atrocité ?
Surtout de l'abus fait par cette inique engeance,
Et de Ta bonhomie, et de Ta confiance,

Quand,

Quand, cédant à l'orage, ainsi qu'à ton destin,
Hélas ! Pour Ton malheur, Tu lui lâchas Turin !
Plus d'Un, parmi nos Rois, pourtant, bientôt
s'énonce,

D'après George, François vertement se prononce,
Par d'autres secondés, d'abord ils font grand bruit ;
Cet appareil guerrier nous flatte, nous séduit ;
Et déjà l'espérance avoit banni la crainte,
On n'en ressentoit plus qu'une bien foible atteinte...,
On chamaille, on se bat, on gagne du terrain,
Paris est menacé, jusque là tout est bien,
Et nos guerriers vainqueurs, en une ou deux batailles,
Alloient, tout d'un plein saut, pousser jusqu'à Ver-
sailles,

Se venger, nous venger, expulser nos tyrans,
Leurs cliques, leur conseil, leurs plus chauds parti-
sans ;

Quand, ô revers affreux ! La mésintelligence,
Jalouse des succès d'une si belle chance,
Vient bouleverser tout, les forcer à céder,
Jusqu'aux rives du Rhin, les fait rétrograder !
Et, tout en se jouant des Rois, de leur Puissance
Détruire, en un seul jour, mille jours d'espérance,
Ou plutôt nous livrer, par le trait le plus noir,
Aux plus rudes assauts d'un profond désespoir :
Mais non, non ; loin de nous ce présage funeste,
Malgré tout, dans mon cœur, quelque lueur en reste,
Le Ciel peut, tout à coup, déployer son pouvoir,
Oui, pour vaincre l'obstacle, il n'a qu'à le vouloir ;
Il peut, dans l'instant même, et cet instant s'avance,
Lancer, avec la mort, ses foudres, sa vengeance,
Par un coup imprévu, frapper nos ennemis,
Et bientôt rendre au Trône Amedée et Louis.

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, L'EMPEREUR ET ROI, &c. &c. &c.

QUAND, pour chanter FRANÇOIS, j'accorde ici ma
lyre,

Muse, viens ajouter à l'ardeur qui m'inspire,
Viens sourire à mes vœux, soutenir mon pinceau,
Et, par de nobles traits, animer mon Tableau ;
Mais, ô Ciel ! Se peut-il ? Quoi ! Muse, Tu som-
meille,

Et Ton souffle enchanteur fuit loin de mon oreille,...
Ô funeste abandon ! Trop déplorable échec !

Au plus beau de sa course, hélas ! Ma verve à sec,
Ma verve sans appui, sans guide et sans boussole !

Alors qu'Elle veut peindre, et chanter Mon idôle :

Ô Pégase ! Ô ma Muse, Ô puissant Apollon !....

Ô Toi, Mercure, ô Toi ! Vole au sacré Vallon,

Vas-y peindre mon trouble, et l'excès de mes peines...

Mais quoi ! Ton feu renaît, tout à coup, dans mes
veines,

Muse, Muse, chérie ! Accrois ce feu divin,

FRANÇOIS est Ton Héros, et FRANÇOIS est le Mien,

FRANÇOIS ! Ah ! Quand mon âme, à ce beau Nom
pétille,

D'un beau vermillon je vois ton front qui brille,

Tu

Tu connois sa bravoure, ah ! De mille bonheurs
 Puisse, au plutôt, le Ciel compenser ses malheurs !
 Tu connois sa bonté, son esprit, sa sagesse ;
 L'aurore des vertus embellit sa jeunesse,
 Eh bien ! Cette bravoure, et ces rares vertus,
 Ses efforts vigoureux, mais efforts superflus !
 Dure fatalité ! Trop vaine résistance !
 Loin, loin de refréner le crime et l'arrogance,
 Loin de venger son Sang, Antoinette, et les siens,
 N'ont fait que couronner leurs perfides desseins,
 Qu'ajouter à nos maux, et, douleur sans égale !
 Qu'en creuser sous nos pas un éternel dédale.
 Oui, ce Roi généreux, à nul autre second,
 En guerriers, en talens, en ressources fécond,
 Trahi par les destins, et trahi par l'Empire,
 À la paix, malgré Soi vient hélas ! de souscrire,
 Paix funeste à jamais ! qui tout à coup séduit ;
 Mais quel en est l'objet ? Quel en sera le fruit ?
 Quand le Congrès, déjà, par surcroît de vengeance,
 Vient de *tri-colorer l'arbre* de la licence,
 Tronc maudit qui, dans Vienne, en mépris du Traité,
 Doit être, sous nos yeux, effrontément planté,
 On le plante en effet, en vain l'on représente ;
 Il existe un décret, il faut bien que l'on tente,
 Et l'on tente à dessein, mais Vienne révolté,
 Tout le peuple en rumeur, tout le peuple ameuté,
 Dans le bouillant accès de sa juste colère,
 Qu'on ne tranquillisa qu'à force de prière,
 Contre l'indigne agent d'un fait si détesté,
 Aux plus cruels excès, soudain, se fût porté ;
 Mais l'Apôtre, en tremblant, sous une forte escorte,
 S'éclipser, dénicher, bientôt gagner la porte,
Diriger,

Diriger, sur Rastadt, ses coursiers *exaltés*
L'impertinence en croupe, et la honte aux Côtés...

Rastadt ! Eh ! Qu'y font-ils ? Impertinens, hau-
tains,

On les y voit fronder, braver les Souverains !....
Écoutons, un instant, l'arbitraire puissance :
Ainsi l'entendons-nous, ainsi l'entend la France,
Rien n'y sera changé, son dernier mot enfin,
C'est qu'elle veut tenir les deux rives du Rhin.
Et malheur à celui qui voudroit contrédire.

Tel, un jour s'énonçoit l'un d'eux dans son délire !

À ce discours farouche, excédé de courroux,
Oui, du pouvoir des Cieux l'on deviendrait jaloux,
L'on feroit de leur peau... Mais non, Muse chérie,
Sur leur aveuglement sois plutôt attendrie,
Et sans souiller nos mains de leur sang réprouvé,
Coup d'éclat qu'à soi seul le Ciel s'est réservé,
Oui, Muse, abandonnons cette horde sauvage
A son trop mauvais sort, à sa fougue, à sa rage,
Aux dogmes alarmans de cette liberté
Dont, avec nous, l'enfer lui-même est révolté ;

À ce trait d'insolence, ô Vous tant que Vous êtes
Princes et Potentats, montez enfin vos têtes
Sauvez-Les, sauvez-nous, l'instant est précieux ;
Surveillez Vos conseils, voyez tout par Vos yeux,
Oui, de près l'on Vous suit, de près l'on Vous talonne,
Partout l'on Vous éclaire, et l'on Vous espionne,
Pour le dire, en un mot, sous Vos yeux, sous Vos toits,
On Vous berne, on Vous joue, on Vous donne des loix,
Grands Rois, prononcez-Vous, et rompez le silence,
Ripostez, parlez ferme, et leur fière arrogance,

Rentrant dans le devoir, que prescrit la raison,
 Soudain va se soumettre, et baisser pavillon.
 Mais qu'entends-je ? Déjà l'on change de langage,
 Et l'on veut de la paix hâter le grand ouvrage ;
 D'après la conjoncture, oui, ce Rastatd agit,....
 Gare au feu mal éteint, au feu qui s'amortit,
 Le dangereux tison, qui couve sous sa cendre,
 Peut se ressusciter, et tout à coup reprendre,
 Il peut, quoiqu'assoupi, grands Rois, dans un moment
 Pétiller, et causer un autre embrasement ;
 Etouffez ce tison, source de nos alarmes,
 Lors, cette paix plus stable, en aura plus de charmes ;
 Et peut-être le Ciel permet-il ces débats,
 Pour rendre au Trône un jour, Philippe et Stanislas,
 Puisse, au plutôt, sa Main couronner notre attente !
 Bénir du digne Anglois le projet de descente,
 Ramener le Batave à sa tranquillité,
 Son commerce et ses droits, à leur activité !
 Et de leurs hâves bras faisant tomber les chaînes,
 Rendre, pour l'avenir, leurs tentatives vaines.....

Toutefois quand je mords, quand je peins, dans
 mes vers,

Ces monstres tels qu'ils sont, aux yeux de l'univers,
 Quand je viens dévoiler d'une plume fidèle,
 Dans toute sa noirceur, leur âme criminelle,
 Bien loin de distiller un fiel amer contre eux,
 Non, je ne cherche ici, qu'à désiller leurs yeux,
 Ne veux, en les drapant, qu'éclairer leur d'é-
 mence,

Que les soustraire, ô Ciel ! A Ta juste vengeance.
 Tu l'ordonnes, j'oublie, et le fais, sans efforts,
 Mes pertes, mes chagrins, mon exil et leurs torts,

A Tes

A Tes pieds, oui, de cœur, j'en fais le sacrifice,
 Trop heureux si, par là, j'apaise Ta Justice,
 Ta gloire seule ici, le bonheur général
 Et le salut des Rois, sont mon but principal,
 (Ton Culte, et leurs États et leur Dignité sauve,)
 S'ils en sont bien contrits, que Ta Bonté les sauve,
 Car l'homme qui chérit, qui respecte son Roi,
 Qui sait servir son Dieu, vivre d'après sa Loi,
 Sait oublier l'injure, et la haine, et l'envie,
 Et, dans le doux espoir d'une meilleure vie,
 Braver, avec la mort, et l'exil et les fers,
 Et ses propres démons, leur rage et les enfers.

Il n'en est que trop tems, grands Rois, je le répète,
 Pour raffermir le Trône, écarter la tempête ;
 Rois de terre, marchez, agissez vertement,
 Sur l'onde, Rois de Mers, brusquez-y l'Élément,
 Qu'avec ses intérêts Chacun fasse divorce,
 La force réunie est une double force,
 Une force invincible, et capable de tout,
 Soyez unis, grands Rois, Vous en viendrez à bout,
 Vers les Indes, l'Egypte, en vain ces fiers despotes
 Prétendent diriger leurs téméraires flottes
 Un Neptune les suit, et gare la leçon ;

Oui, je tremble pour eux, s'ils sont joints par Nelson *
 Mais quel bruit alarmant, tout à coup, les fait
 craindre,

Les fait rétrograder, réfléchir, se contraindre ?

K 2

Rabattre,

* La prédiction de l'Auteur, bien reculée sans doute, à cette époque, ne s'est que trop heureusement réalisée par la suite.

Rabattre, en divers points, de leurs prétentions ?...
 Fermes, fermes, grands Rois, plus de conditions,
 La Monarchie enfin doit être la première,
 Et les coups de canon Votre raison dernière *,
 Sans eux plus de repos ni pour Vous, ni pour nous ;
 Et chaque Empire, en butte aux coups aux contre-
 coups,
 Sans cesse convulsif, et sans cesse intranquille,
 Seroit un coupe-gorge, au lieu d'être un azile.

Eh ! Qui peut le nier ? l'enchaînement d'État,
 De la Création fût l'heureux résultat,
 Un État, tel qu'il soit, vient au secours d'un autre,
 Je suis l'ouvrier de Pierre, et ce Pierre est le nôtre,
 Il faut des laboureurs, il faut des commerçans,
 Et force médecins, pour soulager les gens,
 Des Juges, des Soldats, des Rois, un Ministère
 Et dans tous ces États, une justice austère,
 Mais point de *terroriste*, atroce Citoyen,
 Point d'être sanguinaire, et point de Jacobin,....

Eh ! Pour revivre hélas ! Dans cette paix profonde,
 Dont l'homme jouissoit dans l'enfance du monde,
 Tems, où nos bons ayeux, habitant les forêts,
 Ne connoissant ni bleds, ni vignes, ni duvets,
 L'eau faisoit leur boisson, le gland leur nourriture,
 Et n'avoient d'autre lit que la mousse, ou la dure,
 N'avoient dans les gros tems, dans les froids rigoureux,
 D'autre abri qu'une hutte, ou quelques rochers creux,
 Pour

* Ce vers est d'autant plus heureux que, sur la culasse des canons François on en trouve l'inscription, rédigée en ces termes : *Ultima ratio regum.*

Pour soustraire son être aux horreurs du carnage,
Oui, comme eux, l'on voudroit redevenir sauvage.

Mais alors que les Sœurs, et ma Muse à genoux,
Vous disent, Potentats, enfin *Réveillez-Vous*,
C'est que du Sort des Rois, vivement affectées,
Et, que de Leur bonheur, nuit et jour, occupées,
Ces mêmes Sœurs voudroient hâter Votre repos,
Et de leurs propres mains couronner vos Héros.
Eh ! Ce *Reveillez-Vous*, n'est-il pas à la fois,
Le cri des Nations, et celui de FRANÇOIS ?
Lui, fût toujours sur pied, personne ne l'ignore ;
Quoiqu'Il paroît dormir, veille-t-Il pas encore ?
Oui, sans doute, et ce Roi bien loin d'être abattu,
Et loin d'appréhender, et loin d'être vaincu,
Grands Rois, *Reveillez-Vous*, vous Le verrez sans cesse
Déployer, en César, Sa force vengeresse,
Un clin d'œil, un instant, ses masses vont marcher,
Et Charles, en Laudon, saura les commander,
Qu'on pourvoie aux moyens, qu'on fournisse des som-
mes,
Et FRANÇOIS, croyez-moi, ne manquera pas d'hommes,
Il vaincra, je le jure....Eh ! Que ne pourroit pas
Ce Charles valeureux avec de tels soldats ?
Quels soldats ! En effet, en est-il de plus braves ?
Qui sût, comme eux, sabrer tous ces ramas d'esclaves ?
Chargent-ils l'ennemi, leur bravoure est fureur,
Maintefois Friederich en connut la valeur,
Et ce Foudre de guerre, en vingt cas différens,
Exaltant des Laudon les trop rares talens,
Le retrouvant toujours, et toujours de trop proche,
Fit de ces fiers guerriers le plus flatteur éloge.

Et

Me vante qui voudra ces *hideux Carmagnols*,
 Jadis, cachant leur peau sous de grands parasols,
 Gens usés de débauche, et nés dans la mollesse,
 Sans cesse aux petits soins d'une folle maîtresse,
 Qu'on en fasse, partout, les plus outrés tableaux,
 Qu'on retrouve, dans eux, des Achilles nouveaux,
 Dans le Corse un Titan, *un fendeur de Tempêtes!*
 Qu'on en vante les faits, les honteuses conquêtes,
 Moi, je dis en parlant du farouche Hannibal,
 Que *le cheval de Troie*, étoit bien moins *cheval*;
 Et guerrier pour guerrier, prennant homme pour
 homme,

Lors, on verroit à qui l'on doit donner la pomme;
 Et sans la trahison, ces ramas de coquins,
 Moins François qu'étrangers, venus de tous les coins,
 Tous escrocs fieffés, tous fieffés athées,
 Qui font, au moins, un tiers de leurs viles armées,
 Où seroient-ils enfin pour prix de leurs complots,
 Que sous les fers des Rois, dans milliers de cachots?

Mais, corbleu! Dit Xanteau, tout bouillant de
 colère,

Portant sa main crochue à son long cimenterre,
 Que n'ont pas fait nos gens? Que leur reproches-tu?
Buona, ventre-Saint-Gri, fut-il jamais battu?

Oui, sa gloire est sans borne, et bien digne d'envie....

Juste Ciel! Quelle gloire!!! Ah! Dis, dis in-
 famie:

Eh! Servir des brigands, d'indignes révoltés,
 Commander, comme il fait, des peuples débandés,
 N'est-ce pas préluder à la scélératesse,
 Et devenir l'auteur de sa fureur tigresse?

Qu'il

Qu'il ait conquis, vaincu, le fait est positif,
 Il peut être vaillant, intelligent, actif,
 Mais, ainsi que Buona, je prétends que tout autre
 Auroit pu, dans son cas, être aussi grand Apôtre ;
 Des soldats effarés, sans honneur et sans frein,
 Plus furieux encor par l'appas du butin,
 Soldats d'égarement, comme du fanatisme,
 S'imaginant partout rencontrer l'Optimisme,
 (Prestige abominable, influant sur chacun,)
 Soldats *Voltairisés*, et toujours trois contre un,
 Soldats toujours farcis de proie et de rapine,
 Ne traînant point de faix à leur casser l'échine,
 rafraîchis par nos vins, dans les fortes chaleurs,
 Et ranimés, l'hyver, par de chaudes liqueurs,
 Restaurantes boissons, et boissons redoublées
 Après quelques échecs, quelques marches forcées,
 Qui, les etourdissant, aiguissant leur fureur,
 Leur faisoient oublier, pour quelque instant, leur peur.
 Tandis que constamment, après quelques défaites,
 Des combats acharnés, de pénibles retraites,
 Ou vainqueur, ou vaincu, le brave Autrichien,
 N'avoit, au plus souvent, que de l'eau, que du pain....
 Sûr de ses espions, sûr de ses stratagèmes,
 Et retrouvant, partout, des crânes à systèmes,
 Dont les renseignemens, la noire trahison,
 Faisant les premiers frais d'une expédition,
 Dirigeant sa manœuvre, irritant son audace,
 Hélas ! Sans coup férir, lui livroient une place ;
 Sa troupe, à chaque pas, sans cesse s'augmentant,
 (Tel la boule de neige,) allant en grossissant,
 Au fait, telles étoient ses immenses armées,
 Au foible Autrichien constamment opposées,

Et

Et qui, presque toujours, de fatigue rompu,
 Contre d'énormes corps, pour s'être défendu,
 Devoit encor, la nuit, dans des routes peu sûres,
 Des tems les plus affreux supporter les injures,
 Marcher, se biloquer, prévenir l'ennemi,
 Qu'il trouvoit, par bonheur, ne veiller qu'à demi,
 Qui du traître Momus devenant la victime,
 En peu d'heures, souvent, exploit plus d'un crime,
 Tel l'expédition sur le camp de Famars,
 Où Latour et Barco, tombant sur nos Césars,
 En firent, sous mes yeux, le plus cruel carnage,
 Saisissant leurs canons, chevaux, armes, bagage.

Dans ces tems bienheureux, deux FRANÇOIS bien
 unis.

Eussent, tambours battans, poussé jusqu'à Paris.....
 Mais souvenir amer ! Inique Destinée !
 Ô jours ! Dououreux jours ! Ô Muse désolée !
 Pourquoi m'en rappeler le trop cuisant regret ?
 L'invincible distance, et l'assommant trajet ?
 Et bannir de mon sein quelque foible espérance ?....
 Non, non Muse ! L'on peut en vaincre la distance,
 Et grâce aux Cieux, le crime est encor loin du port,
 Il doit se défier des caprices du sort,
 Qui constamment constant dans sa seule inconstance ;
 Peut, en notre faveur, bientôt tourner la chance,
 Car vaincre, être vaincu, céder, reconquérir,
 Avancer, reculer, prendre, et rendre, et mourir,
 Ce sont là de ces jeux toujours chers à Bellône ;
 Si dans d'indignes mains elle a transmi le trône,
 Elle peut aisément y rappeler nos Rois,
 Et rendre à l'Héritier sa splendeur et ses droits,

Ils

Elle peut tout à coup, peut-être d'un plein saut,
 Replanter nos guerriers aux rives de l'Escaut ;
 Peut-être verrons-nous Christian et Gustave
 Friederich et Sélim et Paul saper l'entrave,
 De nos maux inouis terrasser les auteurs,
 Et réduire au néant leurs soldats destructeurs.

É P Î T R E

AUX

PRINCES DE L'EMPIRE.

Ô Vous, Membres puissans d'un Corps insépa-
 rable !

Tous, Princes Souverains, de ce Corps respectable,
 Corps, Dont l'ancienneté, Dont les Suprêmes droits,
 Vous font aller de pair avec nos premiers Rois,
 Vous Tous nés pour le Trône, ou descendans du
 Trône,
 Par Qui le Chef enfin, tient sa double Couronne,
 Vous, Qui fûtes toujours, Chacun dans vos États,
 Ce que sont, dans les Leurs, les plus grands Poten-
 tats ;

Ah ! Venez au plutôt, dans ces crises extrêmes
 Au secours de l'Empire, au secours de Vous-Mêmes ;
 Quand cet auguste Chef, Vous parle par ma voix,
 Vous remet, sous les yeux, Vos sermens, et les Lois :

L

Marchez,

Marchez, Princes, marchez, montrez-Vous magna-
nimes,

Loin ces délais honteux, ces peurs pusillanimes,
Marchez Tous à l'envi, déployez vos drapeaux,
Et tel Dieu fit marcher Saint-Pierre sur les eaux,
Tel d'un Dieu d'équité la main toute puissante
Des Vôtres soutiendra la Valeur chancelante ;

Eh ! Ne vaut-il pas mieux, dans ce dangereux cas,
Pour échapper le *Corps*, sacrifier un bras ?....

Laisser à l'ennemi faire tout à sa guise,
Loin d'obvier au mal, oui, c'est lui donner prise ;
Sachez lui résister, et que l'Empire intact
Soit la condition *sine quâ non* du Pact.

Liège y doit entrer, du cercle il fait partie,
Il réclame, en ce jour, la paix de Westphalie,
Par ce Traité fameux (ainsi fut-il conclu ;)
Il doit Vous être cher, et Vous être connu ;
Insistez sur ce Point, c'en est un des plus graves,
Arrachez-le des mains de ces *libres esclaves* ;
Vous ne l'ignorez point, ce Pays fut toujours,
Pour eux comme pour Vous d'un important secours,
Et la France, et l'Empire, et la Prusse et l'Espagne,
La Hollande, et la Gueldre, et toute l'Allemagne,
Avec ce Pays neutre, en vertu des accords,
Eurent dans tous les tems, de mutuels rapports,
Des intérêts communs, de métier, de commerce,
Qu'aujourd'hui cette France écrase et bouleverse,
Et Pays qui, jadis, l'un des plus opulens,
Lui fût vendu, livré par un tas d'intrigans,
Dont la séduction entraîna le vulgaire,
Dans un gouffre profond de maux et de misère,

Et

Et qui, par son Local, et sa Position,
 (A titre d'entrepôt pour chaque Nation,)
 Respecté de nos Rois, dans la paix, dans la guerre,
 N'en ressentit jamais qu'un coup de Leur tonnerre * :
 Que ce Point éclairci, fortement discuté,
 Soit un des premiers Points de ce fatal Traité :

Mais que dis-je ? Non, non ; Princes, plus d'en-
 trevue,

Couvrez-les de mépris, et fuyez-en la vue :
 Que Vos vaillans Germains, au plutôt réunis,
 Marchent, à l'unisson, marchent droit sur Paris ;
 Qu'ils poussent ces brigands au delà de Versailles,
 Que milliers de vautours dévorent leurs entrailles ;
 Montrez-Vous généreux, que le trésor commun
 Pour la cause commune, enfin, n'en fasse qu'un ;
 Déployez vos moyens, épuisez vos ressources,
 Du premier, au dernier ouvrez ici vos bourses,
 Ouvrez-les, et fixez, grand Princes, vos regards,
 Sur les Cantons réduits sous ces maudits pillards,
 Ils ont croisés les bras, et l'infortuné Suisse,
 Tel l'avide Harpagon, victime d'avarice,
 Le devient de la sienne et de sa lâcheté,....
 De leurs Frères le sang au Louvre avoit coulé,

L 2

Et

* Le lecteur ne sera probablement pas fâché d'apprendre que le Prince-Evêque de Liège, ayant déclaré la guerre à Louis XIV. cette Ville, peu de tems après, fut assiégée et bombardée, par M. de Boufflers, qui après avoir ordonné une batterie à la Chartreuse, éminence qui domine la Ville et ses faubourgs, ainsi nommée d'un ancien couvent de Chartreux qui s'y trouvoit, fit pointer quelques mortiers sur le clocher de la Cathédrale, dont la destruction, y compris quelques petits édifices adjacens, contenta M. de Boufflers.

Et les Cantons avoient, dans un profond silence,
 Digéré leur dépit, dissimulé l'offense,
 La Classe clairvoyante en vain s'en indignoit,
 Quant au peuple, au hasard, il louoit, il blâmoit :
 En secret l'ennemi dressoit ses batteries,
 En triomphe, il voyoit leurs âmes assoupies,
 Calculoit les momens, guettoit leurs coffres-forts,
 Et sût, sans coup férir, enlever leurs trésors.

Grands Princes, croyez-m'en, ils Vous guettent de
 même,

Déjà tout est toisé dans leur Conseil suprême,
 Il n'en est que trop tems, ah ! Oui, *Réveillez-Vous*,
 Car le coup qu'il médite, est le dernier des coups.

É P Î T R E

AU

PEUPLE D'AMÉRIQUE.

QUAND, aux Sœurs réunis, le craintif Apollon
 Fait entendre sa Voix, du haut de l'Hélicon,
 Et, qu'avec Lui je viens, alors que Tu sommeille,
 Par mes foibles accens, obséder Ton oreille,
 Et, dans ma vive ardeur, d'après sa douce Loi,
 Te dire : Américain, aussi *Réveille-Toi*,

Ah !

Ah ! C'est qu'Il veut, crois-moi, dans ce moment
critique,

T'apprendre à triompher du pouvoir despotique :
Convaincu par mes vers, entraîné par ses sons,
Non, ne rejette point nos prudentes leçons.

Aux armes, vaillant Peuple, à sa Voix qui T'appelle,
Jamais plus noble but, jamais cause plus belle ;
Et lors, Républicain contre Républicain,
Le Ciel secondera le sage Américain ;
Mais que dis-je ? Grand Dieu ! *Semblable république*
Peut-on l'assimiler à Celle d'Amérique ?
Comparer ce Congrès, cet ignoble ramas,
Gens de toutes couleurs, gens de tous les États,
Noircis, déshonorés par d'innombrables crimes,
Et faisant, chaque jour, de nouvelles victimes,
Les comparer, hélas ! À ces hommes humains,
Qui jamais, dans le sang, ne trempèrent leurs mains ?
Par une trame affreuse, et de long-tems ourdie,
Nous vîmes, il est vrai, s'armer Philadelphie,
S'armer, se révolter, vaincre, atteindre son but,
Oui, mais sa liberté fût la fin du début,
Et cette liberté, d'après son point de vue,
Une fois affermie, une fois reconnue,
Vit-on l'Américain, en dépit de leurs Droits,
Enchaîner l'Homme libre, et détrôner nos Rois !
S'ériger en Nérons, en tyrans arbitraires,
Ravager, envahir, et massacrer ses Frères ?
Non, non, l'Américain ne vouloit qu'être à Soi,
Et le joug secoué, se soumettre à la Loi,
Que respecter, chérir les Droits sacrés de l'Homme,
Le Pouvoir du Sultan, comme celui de Rome,
Donner

Donner à son commerce, avec sa liberté,
 Plus de ton, plus de nerf, plus d'élasticité,
 Et dans le doux état de son Indépendance,
 Enterrer, pour jamais, la haine et la vengeance ;
 Que si, contre nos vœux, il nous parût après
 S'allier avec eux d'esprit et d'intérêts,
 On le vît, néanmoins, ferme dans ses maximes,
 Toujours et détester, et gourmander leurs crimes ;
 Je dis, et c'est un fait, que, si l'Américain
 Eut été de tout tems libre et Républicain,
 À l'univers entier Il eut servi d'exemple,
 Et pour Lui la Mémoire eut dû bâtir un Temple ;
 Mais Il s'est révolté : soit crime, soit erreur,
 Tout Être bien pensant doit en frémir d'horreur ;
 Il déclara la guerre à la Mère-Patrie,
 Qu'Il a, contre tout droit, honteusement trahie,
 Et finît par corrompre (enfant dénaturé,)
 Un Roi juste et pieux, par Elle révéré,
 Contraignit, en un mot, en combattant ses Frères,
 Un Monarque adoré, le plus tendre des Pères....

Vaillans Américains, ouvrez enfin les yeux,
 Réunissez-Vous Tous, devenez généreux,
 Opposez-Vous sans cesse à cette tyrannie,
 Qui voudroit déjà voir l'Amérique asservie ;
 Couronnez notre espoir, secondez Votre Roi,
 Il combat plus pour Vous qu'il ne combat pour Soi :
 Oui, sans délai rompez avec l'indigne France,
 (Mesure de salut qu'exige la prudence,)
 Aux accens de ma voix, ah ! Bien loin d'être sourds,
 Prêtez à l'Angleterre un vigoureux secours,
 Qu'un noble sentiment maîtrise enfin vos âmes
 Qu'il embrase vos seins de ses plus vives flammes,

C'est

C'est une Mère, hélas ! Qui, le cœur pénétré,
 Rappelant au giron un enfant égaré,
 N'écoute que la Voix de l'amour qui la presse :
 Alors que l'univers à son Sort s'intéresse,
 Et qu'il demande ici votre puissant concours,
 Ah ! Rapprochez-Vous-En maintenant pour tou-
 jours ;

Et, par des efforts prompts, énergiques, sincères,
 Efforts moins dangereux qu'ils ne sont salutaires,
 Cimentez ce retour et franc et mutuel,
 Par les empressements d'un *Baiser Fraternel* ;
 Que ce Baiser de feu, Baiser de Camarade,
 Retraçant à nos yeux ceux d'Oreste et Pylade,
 Soit un Baiser loyal, soit un Baiser d'honneur,
 Qui, rende noblement l'expression du cœur,
 Confonde du François les chaudes *accolades*,
Ces Baisers décrétés, ces grimaces maussades,
 Et prouve à ces bavards et fous Républicains,
 Qu'être libre, ne sied qu'à des Américains.

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, LE ROI DE FRANCE ET DE
NAVARRÉ, &c. &c. &c.
LOUIS XVIII.

*Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.*

BON Roi tel est Ton sort ; nous Te vîmes jadis,
Au dehors, au dedans compter nombre d'amis ;
Lors, chacun recherchoit des Monarques de France,
La médiation, le secours, l'alliance,
Aujourd'hui que ses Rois, hélas ! ont disparus,
On les plaint, il est vrai, mais on ne les voit plus....

Il reviendra pourtant, j'en jouis par avance,)

Ce jour de châtimens, ce jour de récompense,
Jour trois fois fortuné, jour qui doit, à jamais
Couronner Tes vertus, et punir les forfaits....

Ô jour trop désiré ! Jour, pour nous, plein de
charmes !

Reparoîs, au plutôt, et viens sécher nos larmes !

Ô Louis ! Ô mon Roi ! Monarque infortuné !

Je le vois qui s'approche, et Tu seras vengé,

Plutôt que Tu ne crois, Tu le seras, j'en jure ;

De ma prédiction daigne agréer l'augure,

Ô digne

Ô digne Successeur d'un Frère assassiné,
 Dont le sort, pour jamais, nous à tous consterné,
 Et consterne aujourd'hui jusqu'au crime lui-même,
 Les ennemis de l'ordre, et ceux du Diadème ;
 Oui, tous autant qu'ils sont, partisans et fauteurs,
 Ne cherchent qu'à s'armer contre leurs oppresseurs,
 Que dis-je ? La plupart, en butte à mille alarmes,
 Dès long-tems sur sa Tombe ont déposé les armes :

Mais pourquoi rappeler à Ta morne douleur
 Ce terrible moment, cette scène d'horreur :
 Qui, de même qu'alors et T'obsède et T'effraye,
 Muse imprudente, hélas ! Pourquoi rouvrir la plaie ?
 Et pourquoi de rechef la faire ici saigner,
 De nouveau L'assaillir, de nouveau L'affliger ?
 Mais non, non ; plus heureux, et mieux que nous ne
 sommes,

Plus heureux mille fois qu'en régnant sur les hommes,
 Cette sanglante mort, bien loin de T'affecter,
 Trop digne de Tes vœux devroit les irriter :
 Eh ! Vivre, comme on vit, ô Ciel ! Est-ce donc
 vivre ?

L'Europe sans appui, sans frein, sans équilibre !!!
 Au pouvoir destructif du premier des tyrans,
 Qui, plus il envahit, plus a de partisans,
 Délire, aveuglement, liberté désastreuse !....
 Sur l'Elbe, le Wéser, le Rhin, l'Escaut, la Meuse,
 Sectateur malheureux de cette liberté,
 Jette, jette, avec nous, un œil moins exalté ;
 De leurs peuples réduits entends les tristes plaintes,
 Des plus libres États vois les dures contraintes,
 C'est alors que cet œil, secouant le bandeau,
 De nouveau désillé, détrompé de nouveau,

M

Et

Et se rouvrant, enfin, aux traits de la lumière,
 À ce Corse acharné tu rompras en visière,
 Rendras à leurs foyers tant de peuples divers,
 Et tranquilliseras l'Europe, l'univers.

C'est alors, ô mon Roi, qu'au gré des Cieux propices,
 En faveur du repos, faisant des sacrifices,
 Oubliant et leurs torts, et le mal qu'ils T'ont fait,
 Ta Bonté confondra le crime et le forfait,
 Que Ton peuple, à son tour, pour compenser l'ou-
 trage,

Plus soumis que jamais, redoublera d'hommage :
 Que, le soldat lui-même, égaré jusqu'ici,
 Mais qui déteste enfin le Néron d'aujourd'hui,
 Se promettant des jours filés d'or et de soie,
 A ton aspect si doux, tressaillera de joie ;
 Il n'attend que l'instant, trop long pour son espoir,
 De délivrer la France, et de bientôt T'y voir ;
 Sa main veut couronner ce courage héroïque
 Que Tu viens d'opposer au pouvoir despotique ;
 Eh ! Qui n'admireroit Ta magnanimité,
 Ta force, Ta grandeur, et Ta noble fierté,
 Cette Réponse enfin autant ferme que sage
 Aux propositions d'un nouvel esclavage,
 Qui ne pouvoient manquer, en outrageant un Roi,
 D'outrager les Bourbons, et Ton Peuple avec Toi.
 Quand cet être impudent, ô noire perfidie !
 Voulant Te transplanter, que sais-je ? En Sibérie,
 Osa, sans en rougir, par des offres honteux,
 Faire briller l'appas d'un Empire à Tes yeux :

Oui c'est à cet écueil, trop criminelle amorce,
 Se flattant du succès que T'attendoit le Corse,

Acte,

É P Î T R E

À

SA SAINTETÉ, PIE VII, &c. &c. &c.

Et portæ inferi non prævalebunt adversus Eam.

OUI, ma Foi me l'enseigne, et je le crois ainsi ;
L'enfer du bon vieux tems, l'enfer de ce tems-ci,
Ont beau se déchaîner, massacrer à leur guise,
L'Eglise, en dépit d'eux, sera toujours Eglise :
En butte à tous les traits, en butte à tous leurs coups,
Souvent Elle essuya de rudes contre-coups,
Mais l'Eglise jamais, sur *Roche édiflée*,
Dans ses fondations ne peut être ébranlée.

Oui, SAINT-PÈRE, toujours le culte du vrai Dieu,
Malgré tous leurs démons, avec Elle, aura lieu :
Elle fut de tout tems plus ou moins secouée,
Mais jamais, non jamais autant persécutée :
Les Temples du Seigneur furent partout détruits,
Ses Autels profanés, pillés et démolis,
En dépit de leurs vœux, des verroux et des grilles,
On commit mille horreurs dans les couvens des Filles,
Leurs Prêtres mis en fuite, et les Vases sacrés,
En lingots convertis, fondus et monnoyés,
Nous vîmes, en un mot, le Successeur de Pierre
À peu près, dans les fers, terminer sa carrière,

Et

Et toujours, sans soutien, sans armes, sans appui
 Elle sut triompher, et triomphe aujourd'hui,
 (Grâce aux pieux efforts du Grand Saint-Buonaparte
Sa Majesté Gauloise—Angloise—Suisse—Sarde *.)
 Mais des mains des *Jureurs* s'il reprit l'encensoir,
 C'étoit pour d'autant mieux affermir son pouvoir,
 Pour endormir le peuple, amorcer l'espérance,
 Pour, plus impunément, tromper sa confiance,
 Et maintenant qu'il *règne*, et qu'il tient sous ses fers,
 Avec ses *libres fous*, presque tout l'univers,
 Au lieu de cette paix promise et désirée,
 Paix conclue, en effet, mais de courte durée,
 Soit par entêtement, soit par ambition,
 Mais malgré son Conseil, malgré la Nation,
 Il met tout en désordre, il arme, il fait la guerre,
 Et ne prétend pas moins qu'au Trône d'Angleterre ;
 Reste à voir si le sort, *ses Evêques nouveaux*,
Son Grand Maître de Malthe, et *ses chers Cardinaux*,
 A l'appui l'un de l'autre entassant leurs prières,
 Y feront arriver ses drapeaux, ses bannières !
 S'ils pourront ajouter à ses Titres divers
 Celui de *bon Patron* des Indes et des Mers.

Qu'il ait surtout au Ciel le rang sur Roberspierre,
 Quoique, dans force cas, l'on lui jette la pierre ;
 Mais moi, qui consacrai ma plume et mes loisirs
 À noter leurs hauts Faits, à chiffrer *leurs Martyrs*,

La

* Le lecteur se rappellera ici avec plaisir que dans les différens complimens d'adulation qui furent adressés à Buonaparte de la part de certains Evêques de nouvelle fabrique, il s'en trouva plusieurs fort embarrassés sur la place qu'ils devoient lui accorder dans la Hierarchie, et même dans le Ciel après son trépas.

(La Couronne est au fond une puissante amorce,)
 Je dois, sans contredit, céder la palme au Corse,
 Et grâce à sa valeur, les scènes de Jaffa
 Ne peuvent qu'illustrer jusqu'au dernier Buona.

Eh ! Pouvoit l'autre, au fait, sans *Titre Consulaire*,
 Pousser si loin que lui le pouvoir arbitraire ?
 Sur les Oints du Seigneur porter ses coups sanglans,
 Jusque dans les Lieux Saints leur faire ouvrir les
 flancs ?

Et, d'après ses fureurs, à nulle autre secondes
 En faire tout vivans étouffer sous les ondes * ?
 Robespierre jamais n'y fut autorisé,
 Partant de là, peut-il être canonisé ?...
 Son Avocat à Rome aura peine à conclure,
 Qu'il n'aille qu'à tâton, qu'avec poids et mesure,
 Car s'il en est ainsi, pour lors tous les Congrès
 Existans sous nos yeux tant devant lui qu'après,
 De l'*Apôtre* suivant l'orthodoxe système,
 Du premier au dernier doivent l'Etre de même :
 Tous Denys, tous Nérons, tous Dioclétiens,
 Trempans leurs mains, comme eux, dans le sang des
 humains :

Mais ce Congrès plus fier, plus noble dans sa marche,
 Veut sur toutes les mers faire dominer l'*Arche*,
 (Dût-

* Le lecteur voudra se rappeler ici qu'outre les six cens prêtres qui furent massacrés tant à l'Abbaye Saint-Germain des Prés qu'aux Carmes de la Chaussée d'Antin, sans préjudice d'un renseignement plus exact pour ce dernier lieu, on étouffa dans un souterrain qu'on remplit d'eau, à l'aide des pompes à feu qu'on fit jouer, trois cents Chevaliers de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, l'Auteur étoit à Paris à cette époque.

(Dût-il de tous nos Rois faire tomber les têtes,
 Il prétend jusqu'à l'Inde étendre ses conquêtes.)
 L'Espagne est asservie ; et le bon Portugal
 Victime de l'Agent de ce Corse infernal,
 (Pour l'Eglise et pour TOI, nouveau sujet d'alarmes,)
 Sans oser résister, vient de rendre les armes :
 Oui, SAINT-PÈRE, en dépit de l'Inquisition,
 Qui n'a plus de pouvoir, qui n'est plus de saison,
 En dépit de Tes Brefs, et de Tes Anathèmes
 De Tes foudres sacrés, des Saints Canons eux-mêmes,
 En dépit de la paix, et de *Sa Sainteté*,
 Le *Consul* a commi ce trait d'iniquité.

Pour mater son audace, et son orgueil altière
 Non, pour le Renégat plus de vœu, ni prière :
 Parmi tous ses radeaux, *dans son invasion*,
 Puisse-t-il rencontrer la barque de Caron !....
 Que Neptune en courroux, dans sa fougue brutale,
 D'un coup de son Trident perce le cannibale,
 Qu'il éventre à grands coups, ses soldats déchaînés,
 Les enterre à jamais sous les flots mutinés ;
 C'est alors qu'on verra nos courageux Evêques,
 Nos Prêtres exilés, et nos Saints Archevêques,
 Rappeller au Giron, cent peuples à la fois,
 Qu'on verra triompher, même nos plus grands Rois,
 (Car sans ici prétendre y voir mieux que tout autre,
 Dans le fond de leur cœur, Ils détestent l'Apôtre*,)
 Qu'on verra triompher des milliers de Prélats,
 Et Tes bons Cardinaux, et Tes zélés Primats,

* Le lecteur ne jugera pas que le mot *d'Apôtre* est ici employé en faveur de la rime, quand il aura fait réflexion qu'il convient parfaitement au sujet, outre qu'il fait allusion au Titre de Missionnaire de Mahomet que Buonaparte avoit pris à son arrivée en Egypte.

Triompher nos Bourbons, et Rome et le SAINT-
PÈRE,
Que, l'Église rendue à sa Splendeur première,
D'un ton victorieux, ma Voix répétera
Avec ses *TE DEUMS*, sans cesse ALLELUIA.

É P Î T R E

À

SA MAJESTÉ, L'EMPEREUR DE TOUTES LES
RUSSIES, &c. &c. &c.

Voyez Pag. V. dans le Quòusque tandem.

L'AUTEUR immédiatement après la paix, s'étoit
permis d'adresser à SA MAJESTÉ IMPÉRIALE
les Vers suivans, il ose espérer que le Public ne sera
pas fâché d'en prendre lecture, ils étoient conçus en
ces termes :

ALEXANDRO PRIMO,

Russiarum omnium Imperatori maximo, &c. &c. &c.

MAGNUS, MAJOR, MAXIMUS.

Magnus Alexander quondam fuit ille Macedo,
Sed tanto Russus cognomine dignior, usque
Major Alexandro quam Maximus ille vocetur :
Armis nempe prior terrarum conterit orbem,
Mellifluam optatæ fert alter pacis olivam.

É P Î T R E
AUX
SOI-DISANS CITOYENS FRANÇOIS,

(ENVOI)

A L'HONORABLE MR. PITT,

RELATIF

*A une Partie du Discours pathétique par lui tenu dans la
Séance du 11 Juin, Article de Londres, voyez No. 174,
Dimanche 23, Journal de Francfort.*

RÉPUBLICAIN cruel, dont l'infâme mémoire,
L'Aveugle liberté déshonore l'Histoire,
Dont les traits monstrueux révoltent l'univers,
Tu vas frémir, sans doute, en parcourant mes vers,
Et vomir, dans le feu de ta bile en furie,
Mille imprécations contre ma Poésie....
Ah ! Sois, sois-en ému plutôt que révolté,
Et, que ton œil contrit s'ouvre à la vérité ;
Qu'il saisisse, à ma voix, l'éclat de sa lumière ;
Fléchis, fléchis le Ciel, par un regret sincère,
Mais non, de dessus toi Dieu retire sa main,
S'il l'étend, c'est pour mettre à tes excès un frein ;
C'est pour briser nos fers, pour comprimer ta rage,
Pour sauver les humains créés à son image ;

N

C'est

C'est en vain que tu prêches, en blasphémant son nom,
 Le Matérialisme et l'Irréligion,
 Et qu'en le promenant de fantôme en fantôme,
 Tu nommes SOUVERAIN le peuple sous le chaume,
 De ce peuple déçu les yeux moins fascinés,
 Oui, ces crédules yeux trop long-tems aveuglés
 Ont percé, malgré toi, les ombres du Mystère,
 Perfide, tu cessas d'être son mandataire,
 Alors, contre ses vœux, que ton noir Tribunal
 Rendit contre le Roi cet arrêt infernal :
 De quels crimes, depuis, ton indigne Assemblée
 Au dedans, au dehors s'est-elle pas souillée ?
 Combien, combien de sang fit-elle pas jaillir ?
 Oui, ce sang, s'il pouvoit enfin se recueillir,
 Le lit, le vaste lit où se roule la Seine,
 Sans charger le tableau, le contiendrait à peine ;
 Eh ! Quel est le mortel, quel est le monstre hélas !
 A ces récits, grand Dieu ! qui ne frémiroit pas !....
 Nouveau jour, nouveau crime, et ton extravagance
 Donne pour *Liberté* cette affreuse licence !
 Tu nommes libre un être à qui la volonté,
 Ou l'envie, ou la haine, ou la cupidité
 Suffisent pour me nuire, et ravir ma substance !
 Et ton *Egalité* quelle est son existence ?
 Pure rapine, horreur, abomination !
 Et de tous les États l'entière extinction !
 Qu'est ta *Fraternité* ? Chimère et perfidie,
 A des frères sans nombre elle a coûté la vie.
 Et ta *Loi* ! quelle Loi !.... Non despote jamais
 Tel qu'il fût, ne commit l'ombre de tes forfaits.
 Tels avoient contre toi, dis-tu, porté les armes,
 (A peine puis-je ici commander à mes larmes,)

Monstre

Monstre plus que tyran, acharné citoyen !
 On les tue, on les coffre, on envahit leur bien ;
 Des vieillards décrépits, expirans ou malades,
 De force on les arrache à leurs tristes pénates ;
 Et leurs fils, leurs neveux par toi dépossédés,
 De leurs petits manoirs, de leurs châteaux chassés,
 (Car contre un ravisseur qui la nuit se présente,
 S'il n'est aucun moyen qu'avec droit je ne tente,)

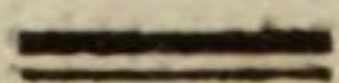
Barbare ! Pouvois-tu les juger criminels
 Pour avoir fait envain quelque efforts naturels ?....
 Ah ! Qu'ils avoient bien moins des projets de ven-
 geance,

Q'un désir bien permis de retourner en France,
 Et tranquilles au sein de leurs possessions,
 D'y faire, à moins de sang, cesser tes factions....
 D'autres t'avoient noircis par des sourdes brochures,
 Par d'exécrables vers, d'infâmes écritures,
 Dans des tems où la presse, au gré de ton désir,
 Sur tes seules horreurs avoit droit de gémir ;

Juste Ciel ! se peut-il ? Contre toute justice,
 Quoi ! l'auteur des mes jours, on le traîne au sup-
 plice !

Tu vends mon héritage, enlèves mes Palais,
 Tu violes mon sang, mon sang crie aux forfaits,
 Et moi, moi loin d'oser rompre ici le silence,
 Je dois chanter sa mort, chanter ta violence !
 Théophraste s'est tû, pas moins, tu le poursuis,
 Ne me poursuis-tu pas, tout proscrit que je suis,
 En forçant, chaque jour, les plus humains des Princes
 A me bannir au loin du sein de leurs provinces ?
 Enfin je dois partout être un Être passif,
 Et quand toi, tu retiens le pouvoir exclusif,

La franche *Liberté* de me couvrir d'injures,
 De lancer contre moi mille et mille impostures,
 Je dois seul aux échos d'une sombre forêt
 Confier mes douleurs, et mon ennui secret ?
 Sans que je puisse même user de représailles,
 Quand un fer meurtrier me perce les entrailles !
 A tes traits les plus noirs ajoute un trait cruel,
 Celui de me porter ici le coup mortel,
 Mais non, tu ne le peux, aux mains que tu soudoies
 J'en ai fermé l'espoir, les moyens et les voies,
 Comme Stockholm ces lieux ! Non ces lieux, en leur
 sein,
 N'ont pas, un Ankatstrom, un perfide assassin.
 Quant aux vers, tels qu'ils soient, ma Muse vé-
 ridique
 Brave, avec ton courroux, ton fiel et ta critique,
 Tonne, si tu le veux, contre son vol hardi,
 Mon but, mon noble but n'en est pas moins rempli.



Les deux Sonnets suivans furent, dans le tems, envoyés, à leur destination. A cette époque le Général Swarow talonnoit vivement les François, et l'on concevoit déjà les plus grandes espérances de voir bientôt la France reconquise.

SONNET

À

*L'Imitation de celui de Des-Barreaux, dédié à S. A. R.
Mgr, l'Archiduc CHARLES D'AUTRICHE, Géné-
ralissime des Armées de S.M. L'EMPEREUR et ROI,
&c. &c. &c.*

GRAND PRINCE,

Tous TES plans sont remplis de sagesse,
Tu parois, et déjà TES ennemis vaincus
Rendent un juste hommage à TES rares vertus,
Que ne fit point éclore une lente vieillesse.
JEUNE ET VAILLANT HÉROS ! puisse TA main, sans
cesse,
Porter le dernier coup au règne des abus !
Et, rendant pour jamais ses efforts superflus,
Enchaîner, sous TES pieds, la *Liberté* tigresse !....
Qu'elle venge et Ton sang et la France et mon Roi,
Le Clergé, la Noblesse, et le Ciel et la Foi ;
Cette gloire à Ton bras, GRAND PRINCE, est réservée,
Oui, Tu dois être enfin L'ANGE exterminateur,
Du François, du Germain devenir le Sauveur,
Et rendre le repos à l'Europe ébranlée.

AUTRE
S O N N E T

DÉDIÉ À

*Son Excellence Monsieur le Feld-Maréchal, Comte de
SWAROW-REMNISKOI, Généralissime des Armées
Russes et Autrichiennes, en Italie.*

ACHILLE de nos jours, toi plus grand que lui-
même !
Toi, plus fier qu'*Hannibal*, plus fameux que *César*,
Loyal et ferme AGENT des volontés du *Czar*,
Ah ! Viens, viens mettre un terme au libre et fou
système ?
Immortel SWAROW ! vengeur du diadème,
Puisse ton bras vainqueur culbuter leurs remparts,
Puisse-t-il écraser ces insolens bavards,
Et libérer bientôt cent peuples à l'extrême !
Rends, rends tout son éclat au Trône de nos Rois,
Fais revivre, avec Eux, nos plus sévères lois,
Renverse, sans tarder, le règne du délire,
Établis TON grand NOM sur ses trop vils débris,
Et cher aux bons Germains, cher à nos petits-fils,
Qu'il illustre à jamais et l'un et l'autre Empire !

EPITAPHES

SUR LA FIN TRAGIQUE

*Des Citoyens BONNIER & ROBERJEOT près de
Rastadt, &c.*

BONNIER.

Ou plus ou moins coupable, enfin ci gît *Bonnier*,
Passans, plaignez sa mort, sans trop la regretter.

ROBERJEOT ET JEAN DE BRYE.

Sous ces Cyprés vengés, ami, gît *Roberjeot*,
Qui, tout en expirant, ne reçut que son lot.
Si le sort épargna l'infâme *Jean de Brye*,
C'est que sur l'échafaud il doit perdre la vie.

EPIGRAMME

SUR LA

CÉRÉMONIE FUNÈBRE

QUI,

*A cette Occasion, eut lieu au Champ de Mars, le * Juin, 1799.*

A quoi bon tant de bruit, *François*, au champ de
Mars ?

Tout Paris en rumeur, ces cris de toutes parts ?

Tu pleures, me dis-tu, le trépas de tes Frères,

Mais tes larmes enfin sont-elles bien sincères ?

Tu te tais....Eh ! N'importe, ou sincères, ou non,

Ils n'ont fait que subir la peine du talion,

Mais, dans ce cas, morbleu ! Théophile, que faire ?

La grimace pourtant en devient nécessaire,

L'on nous force à pleurer, dans ce grand jour de
deuil,

Et tel qui pleure, ami, ne pleure que d'un œil.

POUR METTRE AU BAS DE LA STATUE DE
L'HONORABLE MR. PITT,

*Ci-devant Ministre de Sa Majesté le Roi de la Grande-
Bretagne, &c. &c. &c.*

MADRIGAL.

Dédié à la vénérable Société patriotique du Caffé de
Lloyd.

EXALTE qui voudra ces illustres Mortels
Qui, dans différens tems, parurent sur la scène,
Qu'on vante les Sully, les Colbert, les Vergène,
Que chacun, à son gré, leur dresse des Autels,
Et fasse de leurs noms retentir l'Hypocrène ;
À ces Traits, que l'Amour et la Reconnoissance
Pour honorer de Pitt les talens immortels,
Ont Sculptés, en dépit du *Grand Consul* de France,
Reconnois un Héros qui sut les éclipser.

O

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

ÆNEID. VIRG.

SUR LA RÉVOLUTION.

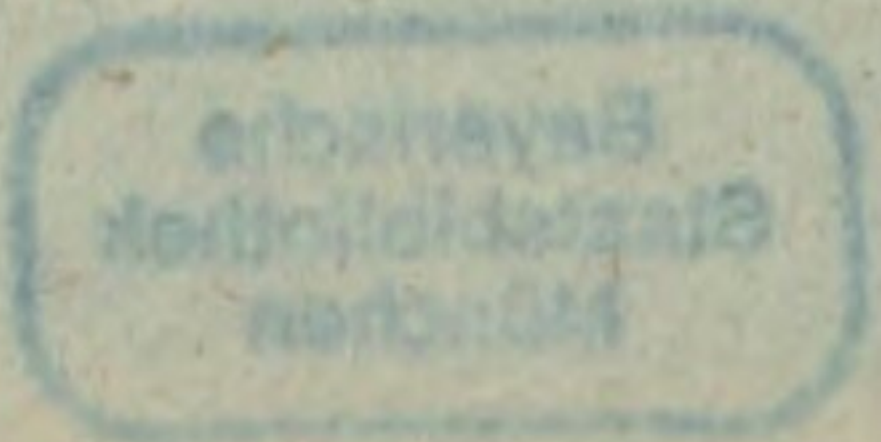
L'Ancien Paris, et le Paris d'aujourd'hui.

POÈME HÉROÏQUE *.

“ Nous les verrons ces Rois, ces tyrans de la terre,
“ Ces monstres réunis pour nous faire la guerre,
“ Oui nous les verrons Tous, au gré de nos souhaits,
“ Tomber à nos genoux, y demander la paix,
“ Et, par des vœux instans, conjurant la tempête,
“ Racheter à prix d'or Leur Empire et Leur Tête † :”
Tel fut dans le principe, étrange *Liberté* !
Le langage pervers d'un peuple révolté,
Peuple impie, inhumain, sanguinaire, féroce,
Et plus cruel, hélas ! dans son système atroce,
Que les tigres, les ours des plus sombres déserts,
Dont les rugissemens font retentir les airs,
Mais, sans nuire à l'Écho répétant leur furie,
S'apaisent, quand de sang leur faim est assouvie,
D'un

* Le présent Poème ayant été rédigé à l'Epoque de l'émigration générale, l'Auteur a cru, pour le rendre plus intéressant, devoir le terminer par un tableau représentatif de la situation où se trouvèrent alors la plupart des individus François passés à l'étranger.

† Le bon, l'infortuné Roi d'Espagne, et la digne Reine de Portugal sont aujourd'hui dans le cas, juste Ciel ! Se peut-il que les Rois persistent à se taire, et les abandonnent à leur triste et malheureux sort !



D'un peuple qui, jadis, ô revers désastreux
 Captivoit tous les cœurs, s'attachoit tous les yeux *,
 D'un peuple humain sensible, ingénieux, aimable.
 Et qui, par mille endroits, se rendoit estimable,
 Dictoit à ses voisins les plus sages leçons,
 Et partout emportoit l'amour des Nations,
 Qui joignant au bon goût les talens, l'industrie,
 Donnoit au commerçant des ressources de vie,
 Dont l'organe enchanteur, l'esprit, le sentiment
 De la Société faisoit tout l'ornement,
 Qui sacrifiant tout à cette déférence
 Que l'homme doit, au Sexe, au rang, à la naissance,
 Prêchoit partout l'exemple ; et respectant les lois,
 Avoit horreur du crime, idolâtroit ses Rois.

O 2

Ils

* L'Auteur, pour se mettre à couvert des gloses auxquelles ses lecteurs, et surtout les étrangers pourroient en venir sur son compte, par rapport au tableau caractéristique qu'il fait (peut-être avec trop d'emphase,) de la Nation Française, se croit obligé de les prévenir qu'il n'a l'honneur d'appartenir à cette nation que par des Lettres de Naturalisation, lui accordées par SA MAJESTÉ LOUIS XVI. de glorieuse Mémoire, et au défaut desquelles il n'auroit pu entrer en possession de son Canoniat, situé en Champagne.

Pour prouver à ses dits-lecteurs son impartialité dans sa manière de penser et d'agir relativement au-dit Tableau, il prend la confiance de les renvoyer à celui qu'il a également fait, au commencement de son livre, de la Nation Angloise, et dans son Epître aux différentes Puissances de l'Europe, pag. 31, du bon Peuple, Germanique, qu'il a eu l'avantage de connoître à fond, pour avoir résidé plusieurs années en Allemagne, et en avoir ressenti, (de même qu'un nombre infini d'émigrés des deux sexes, de tout état et de toute condition) des bienfaits au delà de tout ce qu'on pourroit en dire, et dont on trouvera un détail plus circonstancié dans une note citée ci-après, dans le Poëme intitulé : L'ancien Paris et le Paris d'aujourd'hui.

Ils ne sont plus ces Tems, l'instrument régicide
 A meurtri la raison, a brisé son Égide....
 Ô honte ! Ô tems, ô mœurs ! Un Congrès scélérat,
 Tout en jurant la mort du dernier Potentat,
 Vient d'en frapper, le bon, l'innocent Louis-Seize !
 Et d'en frapper, hélas ! La Fille de Thérèse ;
 Du sang de nos Césars trop digne Rejeton !....
 Ô fureur ! Ô forfait seul digne d'un Néron !
 Sans que ses grands talens, sa beauté ravissante,
 Son esprit, sa grandeur, son âme bienfaisante,
 Son sexe, qui toujours mérita des égards,
 Ait pu de ces pervers attendrir les regards,
 Quand trainée au Congrès, cette auguste Princesse,
 Jusque sur la sellette affichant la Noblesse,
 Réfutoit, de sang-froid, des crimes inouïs,
 Que sans eux, à coup sûr, l'enfer n'eut pas vomis,
 Et dont on prétendoit ici flétrir sa Gloire,
 Déshonorer son Nom, son Règne et sa Mémoire ;
 Quand cette Reine illustre, en butte à tous les traits,
 Contrainte d'avaler son calice à longs traits :
 Parlez, parlez, dit-Elle, ô vous mères sensibles,
 Ces crimes, répondez, les jugez-vous possibles ?
 “ Une mère !....Un enfant !....Ô mon Sang ! Ô mon
 “ fils !
 “ Grand Dieu ! Du haut des cieux confond mes en-
 “ nemis.”

Elle dit, et sa voix attendrit la nature,
 Consterna le Congrès, assomma l'imposture,
 Terrassa ses bourreaux, ses juges endurcis,
 Du sang de l'innocent jusques aux yeux rougis....
 Mais, Muse, loin de nous, loin de nos Poésies
 Ces lugubres tableaux, ces noires élégies,

Ces

Ces affligeans récits, cette chaîne de maux,
Pour les peindre Tous Deux dans leur poudreux
cachots,

Et pour en retracer quelque esquisse légère,
Il faudroit un Horace, un Virgile, un Homère.

Non ces tems ne sont plus où le Trône, où l'Autel
Rendoient, de main commune, aux Rois, à l'Éter-
nel,

D'un culte et libre et pur, ce qu'ils devoient Leur
rendre,

Ils sont sapés tous deux, et jusque dans leur centre ;
Les Rois sont avilis, les Temples renversés,
Leur Chef et nos Primats, de Rome sont chassés.
Les Vases Saints, le Sceptre, et la riche Thiare
Sont passés du creuset sous les clefs de l'avare,
Et leurs Prêtres, sans nombre, errans et désolés,
Ou bien dans des prisons, demi-nus relégués,
Consumés par la faim, minés par la misère
Luttent contre une mort trop sourde à leur prière.

Ils ne sont plus ces tems où l'auguste Thémis,
(La chicane hurlant en vain dans ses parvis,)

Rendoit aux Parlemens ses vigoureux oracles,
Tout est bouleversé, tout jusques aux spectacles,
L'on n'y retrouve plus les Henri, les Richard
Ces drames de bon goût, ces chefs-d'œuvre de l'Art,
On y supplée hélas ! par des héros de boue
Dignes gibiers de grève, échappés à la roue,
Par des sales sujets, des sujets crapuleux,
Sans rimes ni raison, sans ensemble, sans nœuds,
Où de la tendre Agathe encore adolescente,
Appelant tous les yeux par sa beauté naissante,

La

La timide pudeur trouve un premier écueil,
 Et sa vertu bientôt son funeste cercueil.
 On en bannit Racine, on en bannit Corneille,
 Leurs vers ne sauroient plus que déplaire à l'oreille,
 Zaire y pue enfin, l'on y fuit crébillon,
 Tout cède, aux boulevards, au théâtre *Bouton*,
Bouton ce baladin, escroc de la Courtille
 Dont la mère et l'ayeul sont morts à la Bastille,
 N'importe, ce *Bouton* est le *Carlin* du jour,
 Et sa femme *Claudine* est une autre *Raucour* ;
 L'on doit, quoiqu'on en dise, endormir le vulgaire
 Et tout doit correspondre à l'esprit populaire :
 (Du Congrès chaque membre y revient à son tour,
 Les farces de *Bouton* sont à l'ordre du jour.)
 C'est ainsi qu'à ses yeux l'on jette la poussière
 On veut en plein midi, lui cacher la lumière ;
 Tels sont leurs intérêts, le peuple *apitoyé*,
 La vérité perçant, et le bandeau tombé.
 Adieu nos six cents Rois, adieu leur République,
 Leur digne liberté, leurs règnes et leur clique.

Ô trop cuisans regrets ! Ô regrets superflus !

Ces beaux jours sont passés, et ces tems ne sont plus,

Où les temples sans cesse appeloient l'affluence !....
 Ces lieux saints convertis en vingt salles de danse,
 En bureaux de commerce, en halles, en cachots,
 En places, en marchés, en hôtels, en tripots,
 Regorgent chaque instant d'une foule égarée
 Qui jadis n'y venoient qu'une fois dans l'année ;
 Et tandis que ces lieux sont jour et nuit ouverts,
 Les temples existans sont fermés, sont déserts.

L'homme

L'homme religieux sans culte, sans ministres,
 Est à lui seul livré dans mille cas sinistres ;
 Sans cesse il est rongé par un souci profond,
 Qui, s'accroît, qui l'abat, quand il est moribond,
 Lors, voit-il approcher un *jureur* qu'il repousse,
 Éprouvant tout à coup la plus rude secousse,
 Cet homme désolé profondément gémit
 Lève les mains au Ciel, ferme l'œil et finit.

Non ces tems ne sont plus où la belle Nature
 Revivoit sous les traits de la noble Peinture,
 Ces tems où le Génie actif et créateur
 Faisoit, d'un marbre brut, un marbre séducteur,
 Tel des Pygmalion la statue admirable,
 Morceau plus que chef-d'œuvre, ouvrage inimitable,
 Auquel, d'après ses vœux, à son aspect frappant,
 Jupiter inspira l'être, et le sentiment,
 Ces tems où le fer même, où l'airain, où le bronze
 S'animoient, respiroient sous le marteau d'Alphonse,
 Où ce génie enfin, dans son plus noble essor,
 Donnoit du lustre au plomb, donnoit une âme à l'or,
 Où ce bronze, en un mot, tel sous Louis-Quatorze,
 Prenoit un sentiment, du nerf et de la force ;
 Dans les ~~ses~~ mains des *kelle's*, dans ~~les~~ célèbres mains,
 Un coursier bondissoit, et hérissoit ses crins.
 Les lions, tout vivans, s'élançoient de leur fonde,
 Et les monstres marins se débattaient dans l'onde.
 Poursuivi par les chiens le cerf même aux abois
 Expiroit, dans les eaux, ou dans l'ombre des bois :
 À ces morceaux frappans, tous au parc de Versailles,
 Auxquels il ne manquoit qu'un crâne, des entrailles,
 Et peut-être aujourd'hui mutilés ou détruits,
 En obus, en canons, en mortiers convertis,

Tel

(Tel de nos Rois héros les saillantes statues
 Qui décoroient les ponts, les places, les grand'rués,)
 L'Artiste stupéfait, l'Artiste remué,
 Dans son ravissement, pour mieux dire, absorbé,
 Du bon Henri surtout fixant la digne face,
 Demeuroit là planté dans une morne extase :
 Trois fois il s'en alloit, et trois fois sur ses pas,
 (Dieu quel pouvoir sur nous le talent n'a-t-il pas ?)
 Il devoit revenir, sans pouvoir s'en défendre,
 Et trois fois à l'objet il revenoit se pendre.

L'Artiste hélas ! a fui, l'ouvrier a disparu,
 Le commerce languit, et Paris est perdu,
 Paris et ses faubourgs, la France toute entière
 N'offrent plus aujourd'hui qu'un même cimetière,
 Où le Sceptre et les Arts enterrés pour jamais
 Ont fait place aux horreurs, aux meurtres, aux for-
 faits.

Le noir Plutus a beau, du fond de son repaire,
 D'un ton désespéré crier au numéraire,
 Les fonds sont engloutis, le crédit a cessé,
 Et tout avec le Roi dans la poudre est rentré.

Non ces tems ne sont plus, ô tristes funérailles !
 Où le bruyant Paris, où le pompeux Versailles,
 Les rians boulevards, les plaines de Long-champs
 S'obstruoient, nuit et jour, par mille Essaims bril-
 lans,

Par ces divinités, dont la riche parure,
 Dont les coursiers fougueux, surchargés de dorure,
 Au loin jetoient l'éclat, appeloient tous les yeux,
 Essaims qui sustentoient des tas de malheureux,
 Rhabilloient des milliers d'indigentes familles
 Tremblantes aujourd'hui sous de tristes guenilles,

Et

Et dont les chefs manquant de travail et de pain,
 Expirent, chaque jour, de misère et de faim :
 Essaims qui, composés et de Ducs, et de Princes,
 D'Évêques, de Marquis, d'Intendants de Provinces,
 Essaims toujours grossis par maints autres essaims,
 Venant de la frontière, ou des pays lointains,
 Qui, traînant à leur suite et l'or et la richesse,
 Laissoient, sur chaque État, filtrer quelque largesse,
 Venoient se concentrer dans ces lieux enchanteurs,
 Pour copier les goûts, les modes et les mœurs,
 (Où d'après ses penchans, son luxe, ou son caprice,
 Chacun à son idole offroit son sacrifice ;)
 Venoient rendre au commerce enfin dans un Été,
 Avec tout son crédit, dix ans d'activité ;
 Y venoient voir surtout, comme autant de merveilles,
 Qui n'avoient jusque là que frappé leurs oreilles,
 Les jardins séduisans du divin Chantilli,
 Versailles, Saint-Germain, Sau, Trianon, Marli,
 Ses eaux son Méchanisme, à jamais admirable,
 Dont aux fameux RENKIN la France est redevable,
 Méchanisme, en son genre, à nul autre second,
 Dû, sans doute, aux talens de cet homme profond,
 (Car l'envie, aux yeux creux, pour éclipser sa gloire,
 Voulant sur ses débris, établir sa mémoire,)
 Plus d'un Artiste en France, en dépit de l'honneur,
 Prétendit, mais en vain, d'en être l'Inventeur,)
 Chef-d'œuvre qui valut avecque la richesse,
 À cet homme immortel des Titres de Noblesse,
 Et sur l'esprit du ROI ce puissant ascendant,
 Que donne le mérite, et l'utile talent,
 Lui valut, en un mot, malgré la jalousie,
 Ses plus rares faveurs tout le tems de sa vie,

Illustra sa Patrie avec ses Descendans,
 Le Génie Eburon, Liége et ses habitans *,
 Y venoient voir enfin l'École militaire,
 Et du beau Charenton le Cours vétérinaire,
 Contempler la Nature, en ses riches dépôts,
 Et de l'homme au reptile, et du cèdre aux roseaux ;
 Recueils dûs aux Buffon, et recueils innombrables,
 Pour l'œil physicien trésors inestimables ;
 Des guerriers hors d'état l'Hôtel vaste et frappant,
 Leur clos, leurs instituts, et leur dôme saillant :
 Venoient voir les Meudon qui, de leurs murs an-
 tiques,
 Offrent sur tout Paris de points de vue uniques
 Bagatelle

* La réputation de ce grand Artiste, originaire de Liége, avoit percé jusqu'à Versailles, il y fut appelé, et exécuta, à la grande satisfaction de Louis XIV. cette fameuse Machine qui fait encore aujourd'hui l'admiration des Connoisseurs. En différens tems, et surtout, dans le commencement de la révolution, on proposa des prix à tout Artiste quelconque en état d'en inventer une autre plus simple, moins couteuse, et faisant le même service, des milliers de mémoires furent rédigés à cette occasion, et la Machine de Marli est encore toujours la même, aucun Artiste, dans ce genre, n'ayant encore pu atteindre le but, du moins s'étoit ainsi à l'Epoque où le présent Poëme a été rédigé, c'est-à-dire en 1799.

Le mot d'Eburon employé ci-dessus, est synonyme avec Liégeois, Peuple qui portoit ce Nom du temps de Jules César, contre qui il eut différentes guerres à soutenir, cette Nation a fourni de grands Hommes en Peinture, en Sculpture, en Gravure, en Chirurgie, et en Médecine, des Guerriers, d'excellens Législateurs, et surtout de célèbres Ecrivains en matières civiles, canoniques et criminelles, tels les Méan, les Louvrex et plusieurs autres, qui, dans quantité d'occasions, furent consultés par des Tribunaux étrangers, et nommément par ceux de Paris dans certains cas épineux dans cette dernière matière.

Bagatelle en un mot, le triomphant Saint-Cloud,
 Où l'art, où la nature, où l'ordre joint au goût,
 Faisoient de ces jardins autant d'Édens superbes....
 Ces rocs multipliés, couverts de mousse et d'herbes,
 Rocs artificiels suspendus dans les airs ;
 Ces réduits isolés, et ces antres déserts,
 Ces champêtres manoirs, bizarres hermitages,
 Tapissés au dehors par des vignes sauvages,
 Mais dont l'intérieur, étaloit tout l'éclat
 Qu'offroit alors le Louvre aux yeux du Potentat,
 Et laissoit l'étranger, sorti de son assiette,
 Dans une jouissance, une stupeur muette.
 Venoient voir ces moulins, ces hameaux imités,
 Et ces nobles débris de Palais ruinés,
 Ces ponts, ces boulingrins, ces verdoyantes mottes,
 Ces canapés fleuris, ces souterraines grottes,
 Ces cascades enfin, ces jets, ces chutes d'eaux,
 Ces gazons émaillés, ces limpides ruisseaux,
 Où les parfums divers des plus beaux dons de Flore,
 Humectés par les pleurs de la plus pure Aurore,
 Parfums plus doux, plus fins, et plus intéressans,
 Plus suaves cent fois que l'ambre et que l'encens,
 Embaumoient, nuit et jour, la cime des collines,
 Les salons entr'ouverts, les campagnes voisines,
 Et parfums qui mêlés au souffle des Zéphyr,
 De l'odorat partout prévenoient les désirs ;
 Où des milliers d'oiseaux, tel les jardins des Fées,
 Milliers de rossignols, émules des Orphées,
 De leurs chants, sans relâche, occupoient les échos,
 Délassoient, dans la paix, au sein d'un doux repos,
 Nos Rois victorieux, nos Condé, nos Turenne,
 Et mille autres guerriers nés aux bords de la Seine ;

Y venoient admirer ces bosquets attrayans
 Partout multipliés, et toujours verdoyans ;
 Ces labyrinthes creux, ces longues avenues,
 Dont la tête orgueilleuse insultoit jusqu'aux nues ;
 Ces gobelins parlans, ces précieux Tableaux,
 À grands fraix entassés dans nos vastes Châteaux,
 Ces bâtimens nombreux de superbe structure,
 Triomphe du bon Goût, et de l'Architecture ;
 L'Éclat de leurs lambris, éclat éblouissant,
 Partout, à chaque pas, sans cesse renaissant ;
 Mais pour y voir, surtout, l'Idole de la France,
 Et sa splendide Cour, et sa rare opulence.

Ô souvenir affreux, non, ces temps ne sont plus,
 Et ces rians essaims, à jamais, disparus,
 (Tel un songe enchanteur qui séduit et qui trompe,)
 Gisent, pour la plupart, aujourd'hui dans la tombe ;
 Et l'éclat de ces Parcs, dans l'éternel oubli,
 Sans espoir de retour, se trouve enseveli ;
 Un vide immense hélas ! règne sur leur surface ;
 La canaille pourtant, la vile populace,
 S'arrogeant *librement* le droit d'y massacrer,
 (D'après son pur caprice) un honnête étranger,
 Les fers aux pieds, aux mains, le corps chargé de
 chaînes,

Y promène, à l'oisir, ses grâces *souveraines*,
 Et d'un ton glapissant, peu fait pour la gaîté,
 Dans ses fougueux accès, crie à la *Liberté*.

L'on n'y voit que des clubs, de nos destins arbitres,
 Qui de prétentions se forgeant de vains titres,
 En forment sur le Suisse, et sur l'Américain,
 (Entretems un escroc fait quelques coups de main.)...

Déjà

Déjà l'on a parlé, leurs demandes suprêmes,
Si conformes au tau de leurs tranchans systèmes,
Sont pour Philadelphie un objet sérieux.
“ Quinze millions ! bat....C'est vétille pour eux *,
“ Et ce n'est qu'un à-compte ; oui dans peu, mais
 silence,
“ Mieux nous en viendra-t-il, (poursuivons notre
 chance.)
“ Alors que nos guerriers, intrépides marins
“ Auront ouvert les mers à nos Républicains ;
“ Que Pitt, Pitt aujourd'hui dans des crises pro-
 fondes,
“ Avec toute sa clique englouti sous les ondes,
“ Ira dans l'Élisée, avec des pleurs amers,
“ Raconter ses remords, sa honte et ses revers,
“ Qu'on verra réunis à la masse commune
“ Les peuples subjugués de l'orgueilleux Neptune,
“ Et dans Londres partout briller nos étendards,
“ Nos trois couleurs flotter sur tous ses boulevards ;
“ Pour lors dictant des loix à ces fiers insulaires,
“ Des mers nous chasserons leurs éternels corsaires ;
“ Quant au Danois, bientôt nous saurons le forcer,
“ Buonaparte plus loin, qui sait ? pourra pousser :
“ Pour leurs foyers alors d'autres ayant à craindre,
“ Æole et le Croissant † devront bien se contraindre,
“ Et leurs circonvoisins tremblans, déconcertés,
“ À leur simple flotille enfin abandonnés,

“ Pour

* A cette époque quinze millions de dollars, furent demandés aux Américains par Mrs. les François ; ont-ils été comptés ou non, c'est ce que l'Auteur a perdu de vue.

† La Russie et l'Empire Ottoman.

“ Pour détourner nos coups, par nombre d'émissaires,
 “ Viendont, en supplians, se rendre tributaires;
 “ Dans ce cas, que pourroient les autres Rois ligués?”
 Tel dans ces lieux divers, dans leurs Clubs enragés,
 Étoit de ces manans le monstrueux langage,
 Ô fanatique orgueil ! République sauvage !
 Chimériques projets ! Et projets pleins d'horreur !
 Ô Toi ! Qui des méchans sais braver la fureur,
 Juste Dieu ! Mets un frein à leur coupable rage,
 Affranchis l'univers d'un semblable esclavage,
 En vengeant Tes Autels, venge-Toi, venge-nous,
 Et fais pleuvoir sur eux tes foudres, ton courroux ;
 Viens à notre secours, à nos vœux sois propice.
 De nos mortels délits nous pleurons la malice,
 Nous adorons de plus la raison qui t'aigrit,
 Mais créés de ta main, membres de Jésus-Christ,
 (Ah ! qu'il soit dit pourtant sans te faire un outrage,)
 Oui, quand tu nous détruis, tu détruis ton Image....
 Aussi j'ose, en ce jour, j'ose, tel autrefois,
 Ton ardent serviteur, le bienheureux François,
 Te dire : “ Ah c'est assez ! C'est assez de souffrance,
 “ Enfin daigne, Seigneur, suspendre ta vengeance,
 “ Fais cesser une fois tes trop justes fléaux,
 “ Nous succombons, hélas ! Sous le poids de nos
 “ maux.”

Vois d'un œil de pitié tant d'âmes bienfaisantes,
 Sans ressource, sans fond, fugitives, errantes,
 Qui, pour sauver leurs jours à l'État précieux,
 Et soustraire leur tête à leurs coups furieux,
 Ont dû quitter leurs biens, leurs foyers, leurs fa-
 milles,
 Des mères résister aux larmes de leurs filles,

Et

Et s'arracher de force, après mille combats,
 À leurs tristes regards, d'entre leurs haves bras,
 Désertent leur Patrie, et fuir au bout du monde....
 Entretiens, ô douleur à nulle autre seconde !
 De mille traits, des Chefs les chevaux sont percés ;
 Au supplice ces Chefs sont conduits, sont traînés ;
 Et leurs crimes, ô Ciel ! Ô barbare conduite,
 Leurs crimes quels sont-ils ?... La Noblesse et la fuite.
 Les barbares qu'ils sont ! De sang-froid, de plein
 saut,

Falloit-il donc porter sa tête à l'échafaud ?
 Et, tel le bon LOUIS, trop plein de confiance,
 Y perdre avec la vie un reste d'espérance ?
 L'Insecte le plus vil, un simple moucheron,
 Si, d'après son instinct, que je nomme raison,
 Si le lion, si l'ours, le levreau dans son gîte,
 Disparoît à l'aspect de l'homme à sa poursuite,
 Avec sécurité devoit *l'Etre pensant*
 Attendre qu'un bourreau vint lui percer le flanc ?
 Ou bien qu'au carrousel, du cruel Robespierre
 L'effroyable couteau terminât sa carrière ?
 Car sous ce monstre, hélas ! Sous son sceptre de fer,
 Sceptre au peuple odieux, aux Tribunaux si cher,
 Quel étoit le mortel, (les siens tremblans eux-mêmes
 Au bruit trop alarmant de ses arrêts suprêmes,)
 Royaliste, ou Chouan, Clubiste, ou Jacobin,
 À pouvoir s'assurer d'un jour, du lendemain ?
 Et qu'ont fait, en fuyant, tant de tristes victimes ?....
 Elles ont voulu vivre, et voilà tous leurs crimes....
 Anthropophage infâme, hideux Républicain !
 Depuis un lustre et plus, tu bois le sang humain,

Et

Et tu ne changes pas tes atroces maximes !!!
 Ô Muse, viens ici, viens me dicter des rimes,
 Viens ranimer dans moi ce feu noble et viril
 Dont on ne brûle plus au sein d'un long exil,
 Qui des Ovide seul, au dicter de Minerve,
 Échauffoit, inspiroit le Génie et la Verve ;
 Retracer, redis-nous, les yeux baignés de pleurs,
 De tant de fugitifs les maux et les malheurs ;
 Muse, plus de délai, romps enfin le silence ;....
 Eh quoi ! Ton âme émue en frémit par avance ?
 Oui, retrace, et peins-nous ces vieillards expirans
 Sous le poids de leur faix, sous le faix de leurs ans ;
 Peins-nous, que tardes-tu ? Ces cohortes nombreuses,
 Ces femmes de tout rang, ces Vierges généreuses,
 Qui franchissant, pieds nus, et les vaux et les monts,
 Pour la plupart, ô Ciel ! Sous de pauvres haillons,
 Oubliant leurs dangers, leur sexe et leur foiblesse,
 Mourant de faim, de soif, de froid et de détresse,
 En dépit des chaleurs, des rigoureux hivers,
 Traversoient les marais, les fleuves et les mers,
 Et d'autres qui, traînant avec des haves mines,
 Des fardeaux dont le poids écrasoient leurs échine,
 Vers des pays lointains, vers de rudes climats
 Dirigeoient tristement leur espoir et leurs pas.

A peine est-on fixé que l'ennemi s'approche ;
 On se hâte, on se presse, on recharge son coche,
 De nouveau l'on chemine, et d'un pas incertain
 L'on va sans plan, sans choix, au gré de son destin ;
 Tel un trop frêle esquif, à l'aspect d'un corsaire,
 À des coups trop certains il falloit se soustraire,
 Courir nouveaux dangers, courir nouveaux hasards ;
 L'on en voyoit partout des bataillons épars,

Et

Qui venant encombrer les campagnes, les Villes,
 Et jusqu'au sein des bois mendier des asiles ;
 Parvenoient à trouver, dans ces trop tristes lieux,
 Quelque Hospice isolé, plus ou moins ennuyeux.
 Les Couvens, les Châteaux, les Clos, les Monastères,
 Les Fermes, en un mot, et les moindres chaumières
 Regorgeoient chaque jour de ces plaintifs essaims ;
 Pour qui, sans se lasser, les Chefs, hôtes humains,
 Frappés de leur état, émus de leur misère,
 Eurent, dans tous les tems, des entrailles de père ;
 Ou plutôt les mettant au rang, au tau des leurs,
 Les nourrissoient d'un pain mouillé de leurs sueurs.
 Combien n'en vit-on pas chez *les Non-Catholiques* ?
 Hildesheim * en donna des exemples uniques ;

On

* Ce trait d'humanité de la part des Non-Catholiques de Hildesheim fit tant d'impression sur l'esprit des autres, que tous en général en reçurent chez eux, et qu'immédiatement après, leur Prince-Evêque, Mgr. le Comte de Furstenberg, établit tant dans son Diocèse du dit Hildesheim que dans celui de Paderborn, des bureaux de secours, où chaque Emigré, de quelque état ou condition qu'il fût, passant par ces Evêchés, recevoit, à titre de *Viatique*, dans le premier, vingt-quatre livres de France, et dans l'autre douze francs ; ce qui a vraisemblablement induit *Sa Majesté Consulaire* à disposer des Etats de ce digne Prince-Evêque. Son Suffragant, M. le Baron de Went, en avoit tous les jours quatre à sa table, à son Château d'Algermisen.

Les Emigrés trouvoient également des bureaux de secours dans les Etats respectifs de Mgrs. les Ducs de Braunschweig, de Holstein-Oldenburg, Prince-Evêque de Lubec, de Mecklenburg-Strélitz, dans ceux de l'excellent Prince de Waldeck, ci-devant Général au service de Leurs Hautes Puissances, résidant à Aroltzen, enfin chez la plupart des Electeurs de l'Empire Germanique.

Entreprendre de faire ici une récapitulation de différens actes
 Q d'humanité,

On ne l'ignore point, ils furent les premiers,
 (Cet aveu je leur dois, et le fais volontiers,)
 Qui voyant dans leurs murs défiler nos cohortes,
 Leur tendirent les bras, leur ouvrirent leurs portes....
 Eh ! Que m'importe à moi qu'on soit Turc ou Huron,
 Je dis, sans disputer sur la Religion,
 Qu'aimer Dieu, le servir, se montrer charitable,
 Secourir, au besoin, son frère, son semblable,

Faire

d'humanité exercés de la part du bon peuple Germanique envers les Emigrés, ce seroit, *une mer à boire*, les traits suivans suffiront pour mettre le Lecteur au fait....Sa Majesté le Roi de Prusse ayant ordonné aux Emigrés François de sortir de ses Etats, les habitans d'un village aux environs de Wesel, où il ne s'en trouvoit pas moins de vingt-cinq à trente, désolés de se trouver dans le cas de ne pouvoir les retenir, prirent la résolution généreuse de les conduire dans un village libre, à quelques milles du leur, où de concert avec les habitans du lieu, ils pourvoyoient à leur entretien et à leur subsistance, en leur envoyant toutes les semaines les provisions nécessaires.

L'Auteur a connu en Westphalie, l'une des plus pauvres Provinces d'Allemagne, un honnête Fermier qui, quoiqu'il n'eut que le pur nécessaire pour lui et sa famille, ne laissa pas de recevoir un Prêtre François ; après quelques jours de résidence, le bon Fermier crut s'apercevoir que son Emigré sennuyoit chez lui ; il prit de concert avec sa femme la résolution d'en recevoir un second pour faire compagnie au premier. Sans donc lui rien communiquer de son projet, il l'engagea un jour, par signe, à monter à cheval, le conduisit à la ville, et parvint à lui faire comprendre qu'il vouloit lui donner un compagnon, conséquemment qu'il n'avoit qu'à choisir celui qui lui conviendrait le mieux, ce que le Prêtre François ayant fait, ils s'en retournèrent tous les trois chez le dit Fermier, qui poussa la chose au point de faire manger à ses deux Emigrés le meilleur pain, tandis que lui-même ne se nourrissoit que d'un pain dont un François, avant son émigration, eut à peine soutenu la vue. Ce que l'Auteur avance ici, est un premier vrai, et l'Eloge qu'il fait de la Westphalie en particulier, peut se faire indistinctement de tous les cercles d'Allemagne en général.

Faire le bien qu'on sait, et s'abstenir du mal,
 C'est là le *Tu autem*, et le Point capital :
 Et le fait est constant, leurs Ministres, leurs Princes,
 Tels se montrèrent-ils au loin dans leurs Provinces.
 Et d'après leur exemple, estimable à jamais,
 Leurs peuples, à l'envi, mesuroient leurs bienfaits.

Jusqu'au fond de leur âme imbus de ces maximes,
 Les humains Mendians, si dignes de mes rimes,
 Sans cesse en recevoient dans leur pieux Réduit ;
 Il en pleuvoit chez eux, et le jour et la nuit,
 D'énormes quantités, des foules innombrables,
 Et tous en ressentoient des bienfaits incroyables ;
 Non, ma plume ne peut assez haut les priser,
 Chacun, d'après son cœur, doit les préconiser ;
 D'un État pauvre et dur, victimes volontaires,
 De leurs GRANDS FONDATEURS Émules exem-
 plaires,

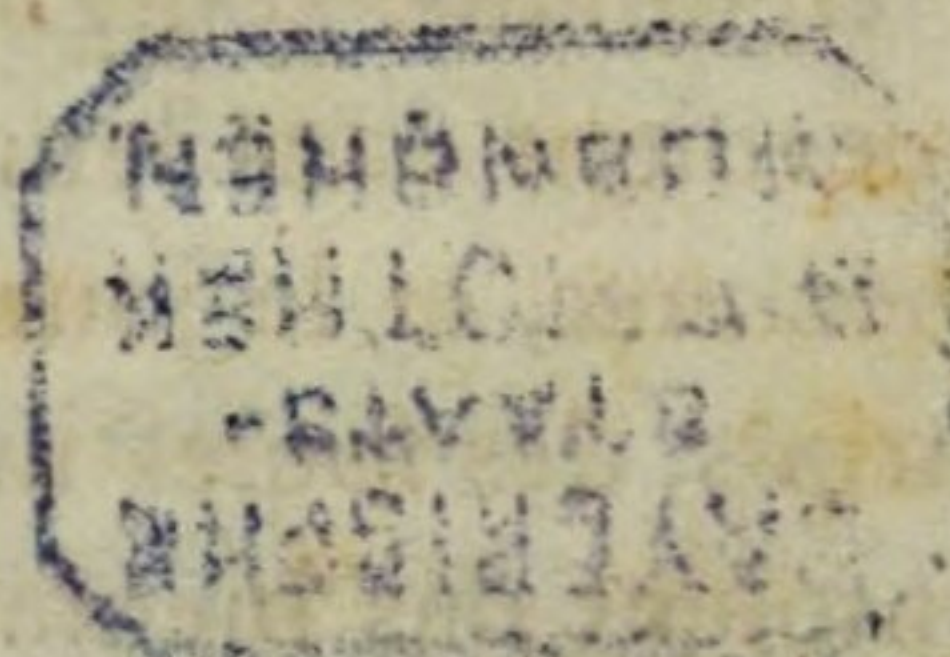
Que ne fit pas pour eux l'honnête Franciscain,
 Les enfans de Bruno, le bon Dominicain ?....
 Ô riche pauvreté ! Noble et louable lutte !
 Sans que le poids gênant d'un habit long et rude
 Mît à leur charité le plus léger retard,
 Que vingt autres venant, ou plutôt, ou plus tard,
 (Et depuis plus d'un lustre on foule leur clôture,)
 Pussent leur arracher un soupçon de murmure.

Nous en vîmes parmi des marais infectés ;

Où, pauvrement nourris, d'eau malsaine abreuvés,
 Et saisis, tout à coup, par des fièvres putrides,
 De leur vie, ils payoient, en peu de jours, leurs gîtes ?
 Où, sans soin, sans secours, sans consolation,
 Ils expiroient martyrs de leur Religion ?....

Mais

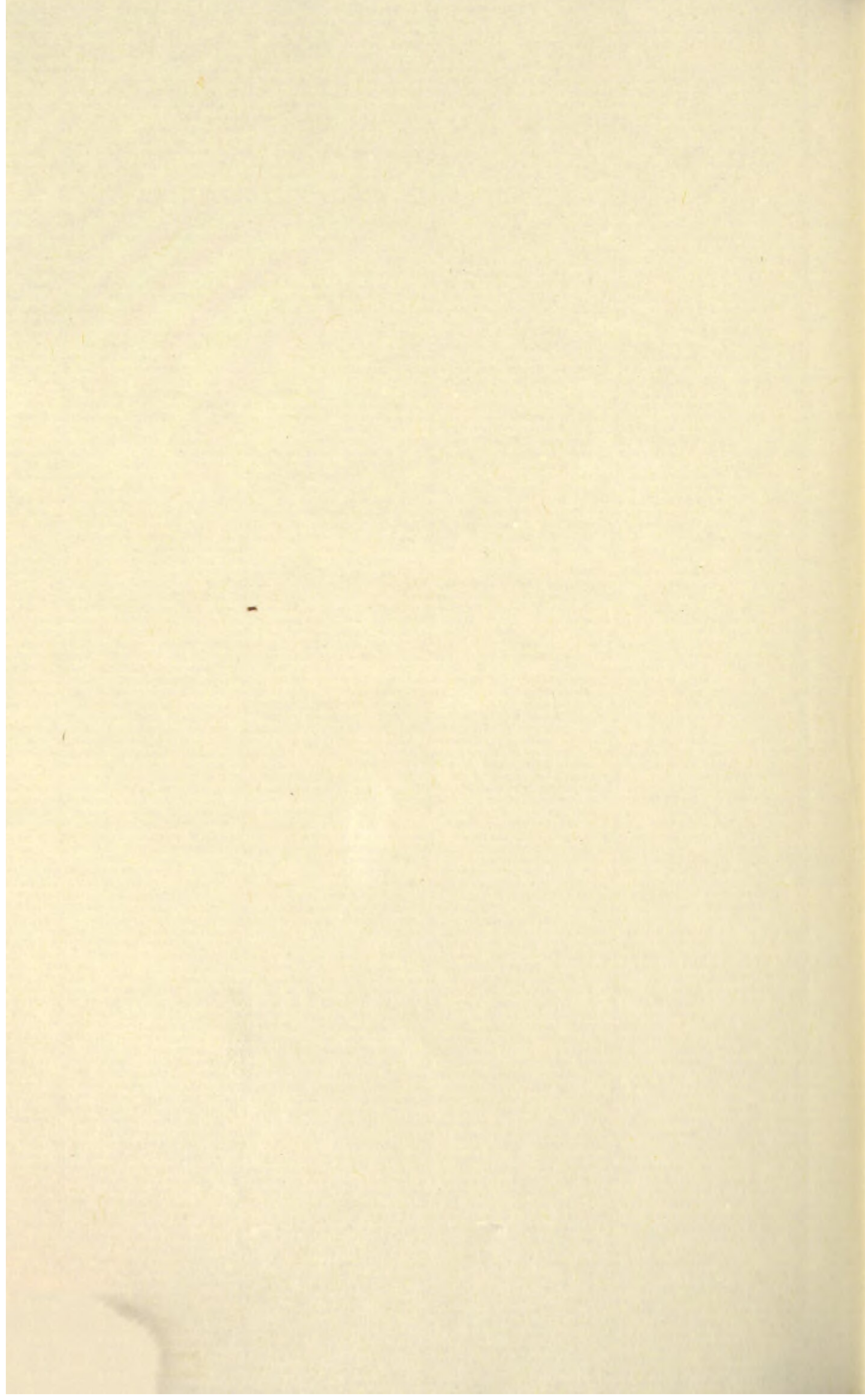
Mais ô Muse ! à propos, Ta main baissant la toile,
 Me fait sur ce spectacle aussi tirer le voile,
 Tu détournes les yeux, je sens frémir mon cœur,
 Et mon pinceau tremblant succombe à la douleur !



CHRONICON.

VIVat! atqVe beneDICtVs sIt GeorgIVs, ReX
 InVINCIbILIs BritannIæ MajorIs!!!

F I N.



**Buchbinderel
H. Pantele
8051 Massenhausen
Telefon 08165/80121**

Humblet, ...

Le quousque tandem ...

S.l. 1803

P.o.gall. 1066

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10092569-2